



Abel Hermant

# LA SINGULIÈRE AVENTURE

Collection « Une heure d'oubli »  
N° 67 du 19 Mai 1921

---

## Table des matières

---

I .....	3
II .....	9
III .....	14
IV .....	19
V .....	24
VI .....	29
VII .....	34
VIII .....	39
IX .....	45
X .....	50
XI .....	55
XII .....	61
XIII .....	66
XIV .....	71
XV .....	76
À propos de cette édition électronique .....	81

# I

C'était le dernier jour du terme qui précède les longues vacances, et déjà Oxford semblait morte, sauf dans High street, où ne cessaient de circuler les hansoms, alors assez rares, qui conduisaient vers la gare les étudiants en partance, et revenaient, le plus vite possible, chercher d'autres clients avec leurs bagages.

Ces bagages étaient ordinairement des valises de cuir, très belles, mais très fatiguées, et dont les blessures attestaient qu'elles avaient été malmenées par des sauvages. Elles étaient bourrées de vêtements, mais en contenaient fort peu ; en revanche, d'innombrables accessoires de jeu, des clubs de golf, des raquettes de tennis, des battes de cricket, des crosses de hockey y étaient fixés extérieurement, dessus, dessous et sur les côtés, au moyen de tout ce qu'on avait pu trouver de vieilles courroies et de vieilles cordes ; et cela faisait des paquets informes, mais d'un grand caractère, colis vraiment dignes de splendides garçons et d'athlètes entraînés.

Bien que la plupart des gradués et fellows quittassent la *Varsity* sans aucun plaisir, ou même avec un peu de regret, ils se croyaient obligés, par une sorte de convention, de manifester la joie la plus puérile et la plus bruyante. Ils s'apostrophaient d'un cab à l'autre ; et à la gare, tout en faisant ce qu'ils avaient à faire avec un imperturbable sang-froid, ils affectaient d'être affolés, comme si de leur vie, ils n'eussent fait enregistrer un bagage et monté dans un train pour accomplir un trajet d'une heure un quart. Ils avaient également soin de marquer la plus banale indifférence à ceux de leurs camarades dont ils se séparaient avec plus de peine, et un connaisseur de

leurs âmes aurait aisément deviné la chaleur de certaines amitiés particulières, rien qu'à la sécheresse de certains adieux.

Quelques-uns de ces jeunes hommes, moins rudes, ou plus ingénus, n'essayaient pas de dissimuler le chagrin que leur causaient un exil et une séparation de trois mois, et on les voyait s'écarter un peu avec un camarade préféré, pour échanger avant le départ du train des paroles timidement affectueuses. Ils ne s'éloignaient que de cinq ou six pas, et un instant : la discrétion anglaise est admirable, personne ne faisait attention à eux et ne prenait garde à leurs apartés.

Plus farouches, lord Bembridge et Richard Smith avaient souhaité pour leur dernier entretien une solitude moins peuplée que les quais de la station ou les trottoirs de High street. Ils s'étaient échappés ensemble par le Long Wall, avec le dessein d'aller jusqu'au Cherwell et de s'asseoir une dernière fois sur les berges de la Mésopotamie. Ils virent avec surprise, en passant près du terrain de jeu de Balliol, que de petits jeunes gens, qui demeuraient à Oxford tout le temps des vacances, disputaient là un match de football devant une nombreuse assemblée de spectateurs. Ils revinrent sur leurs pas, et trouvèrent dans la ville même une solitude mieux assurée, à la croisée de Grove et de Merton street, entre Merton College et Corpus Christi.

Là, nulle voiture ne se hasarde jamais et l'herbe pousse entre les pavés. Les piétons ne sont pas nombreux même pendant les termes, à plus forte raison pendant les vacances. La rue, de part et d'autre, est bordée de murs, qui ne semblent pas moins clore la rue elle-même que les maisons, et l'on goûte, à s'y promener, une sécurité singulière, une paix religieuse. Deux ou trois arbres apparaissent par-dessus les murs et les toits.

Lord Bembridge et Richard Smith allaient, venaient, en se tenant par l'épaule, ainsi que deux novices dans le cloître de leur couvent. Ils avaient tous deux plus de vingt-quatre ans et, le temps de leurs études étant accompli, ne se séparaient point comme les autres pour trois mois, mais peut-être pour la vie entière. Lord Bembridge ne pouvait souffrir cette idée, et Smith, qui était pourtant le plus expansif, avait l'air de la souffrir si aisément qu'il en était choqué ; mais il n'osait le témoigner à son ami, soit par timidité, ou plutôt parce qu'il ne trouvait pas les mots convenables. Leur unanimité était si parfaite qu'il n'avait pas besoin de les chercher. Smith sourit finement, comme s'il l'eût entendu, et fit cette réponse étrange, en forme de question, à la question que Bembridge ne lui posait point :

— Pourquoi serais-je affecté, cher Robert, et pourquoi vous-même l'êtes-vous d'une chose qui ne saurait avoir aucune réalité ? Pensez-vous que notre séparation puisse être jamais réelle ?

— Je pense, repartit lord Bembridge avec une rigueur toute scolastique, je pense qu'elle ne saurait l'être moralement ; mais elle n'est que trop réelle et certaine matériellement. Ne partez-vous pas ce soir pour Londres, et moi pour mes terres d'Écosse ?

— Ce ne serait rien encore, dit Richard Smith ; mais je m'embarquerai, avant la fin du mois, pour les Indes, et je compte faire prochainement un voyage beaucoup plus considérable.

— Quel voyage ? dit lord Bembridge avec agitation. Vous ne m'en avez jamais parlé.

— Le suprême voyage, répondit Smith avec calme. Vous n'ignorez point que l'on ne vit pas fort vieux dans ma famille ; si j'en crois une prédiction qui m'a été faite et qu'appuie mon sentiment intime, je vivrai encore moins vieux que mon père, décédé récemment, comme vous savez. Je ne m'accorde pas plus de deux ou trois ans, tandis qu'à vous, cher Robert, je crois pouvoir prédire une extraordinaire longévité. Mais j'ai pour vous une si grande affection que je suis fermement résolu de ne point quitter ce bas monde, sinon exactement le même jour, à la même heure et à la même minute que vous.

— Dick ! s'écria lord Bembridge, quelles absurdités dites-vous et pourquoi parlez-vous toujours par énigmes ou par oracles ? Comment voulez-vous que nous mourions le même jour, si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous devez mourir dans trois ans et moi dans un demi-siècle ?

— *Credo quia absurdum*, dit en souriant Richard Smith.

— Moi, répliqua lord Bembridge, je crois seulement les choses raisonnables.

— Et ainsi nous sommes toujours opposés l'un à l'autre ! C'est pourquoi je dis que notre amitié elle-même est une absurdité, et que vous êtes un ami de peu de foi si vous ne croyez pas de parti pris aux choses absurdes. Rien ne nous rapprochait, tout nous éloignait l'un de l'autre, et cependant, Robert, nous nous sommes élus. Vous êtes né au sommet de la société, j'appartiens aux *middle classes*. Vous posséderez une des plus fabuleuses fortunes d'Angleterre, je suis presque pauvre, et si, comme je l'espère bien, j'arrive moi-même un jour à la richesse, ce ne sera qu'au prix d'efforts surhumains et parce que j'ai le génie des affaires, je le reconnais sans fausse modestie. Vous me reprochez toujours la tournure mystique de mon esprit : la vôtre est positive ; enfin,

rarement, on vit deux êtres plus différents ; et cependant, on dit de moi que je suis un autre vous-même, de vous que vous êtes un autre moi-même ; et cela est vrai ; et la Providence l'avait décrété avant de nous mettre au monde, puisqu'elle nous a faits si pareils de corps et de visage que nos camarades ont peine à nous distinguer et nous appellent les Ménéchmes. N'est-ce pas aussi un miracle, cette ressemblance de deux hommes qui ne sont ni frères ni parents ?

— Ce n'est pas précisément un miracle, répondit le raisonnable lord Bembridge. De corps, tous les athlètes se ressemblent quand ils sont au même point de leur entraînement ; et nos visages se ressemblent aussi, parce qu'ils sont réguliers avec peu d'expression.

— Vous avez réponse à tout, dit Richard Smith ; mais vous ne me persuaderez pas que vous n'êtes pas un autre moi-même, et peut-être seriez-vous fâché de m'en persuader. Mais j'entends que vous soyez moi-même pratiquement.

— Pratiquement ? fit lord Bembridge.

— Oui, j'entends que vous soyez moi-même quand je n'y serai plus, comme vous l'êtes à présent que j'y suis encore ; que vous viviez simultanément votre vie et la mienne, que vous portiez mon nom, sans renoncer à celui que vous ont légué vos ancêtres, et que vous remplissiez votre destinée facile, mais que vous accomplissiez de surcroît toutes les grandes entreprises que j'ai dans la tête et dont je vous ai souvent parlé.

— N'êtes-vous pas un peu fou ? dit Bembridge, inquiet.

— Nullement, dit Richard Smith. Écoutez-moi bien, cher Bob : je vous laisse en héritage tout ce que j'ai au monde, et je n'ai rien que ma personne. Elle deviendra la vôtre dès que

j'aurai rendu le dernier soupir. Il est presque superflu de vous dire que toutes mes dispositions seront prises pour que mes papiers vous soient remis et que nul ne puisse élever un doute sur votre identité. Maintenant, nous devons aller au train, parce que nous risquerions de le manquer.

Ils se serrèrent la main, et se dirent adieu froidement, avec une douleur profonde.



## II

« Loin des yeux, loin du cœur » n'est pas un proverbe anglais. C'est encore une de ces petites vérités de la sagesse vulgaire, qui n'est vraie que pour les hommes médiocres, légers, incapables d'entreprise et dépourvus d'imagination. L'absence affecta sans doute l'amitié de lord Bembridge et de Richard Smith ; elle en modifia les formes et les expressions, elle la sevrâ de toutes les joies immédiates : elle ne l'affaiblit point. Des milliers de lieues, la moitié de la terre et des mers ne mettaient entre ces deux amis, ainsi que Richard l'avait présagé, aucun obstacle réel, et leur éloignement n'était pas une séparation.

Ils n'avaient pour communiquer ensemble, que la correspondance : elle suffisait à maintenir intacte cette unanimité dont ils étaient si fiers ; et peut-être même l'assurait-elle, si étrange que cela puisse paraître, avec plus de subtile perfection qu'une intimité quotidienne, la vue de leur visage, l'échange direct des paroles et des regards. Ils étaient tous deux, même Richard, si réservés, qu'ils ne faisaient pas volontiers allusion, dans leurs entretiens les plus abandonnés, au noble sentiment qui les unissait ; il avait fallu, pour les y contraindre, l'émotion de l'adieu, et cette nécessité pressante où croyait être Richard Smith de dicter à l'ami qu'il ne pensait plus revoir ses suprêmes volontés. Dans l'ordinaire de leur vie d'étudiants, ils gardaient sur ces choses un silence farouche : ils n'auraient pu en parler sans rougir, ils n'auraient pas trouvé les mots ; ils en trouvaient de délicats, lorsqu'ils s'écrivaient, et leurs lettres avaient quelque chose de moins tendu que leurs conversations.

Ils devaient, pour ne pas rompre le contact, se tenir l'un l'autre au courant des moindres détails de leur vie ; et c'est miracle comme ils y réussissaient sans jamais tomber dans la bassesse. Ils écrivaient d'une façon charmante, Richard avec une intelligence supérieure, et tous deux avec beaucoup d'esprit. Cet esprit anglais, qui sourit à peine, leur avait donné dès l'enfance l'habitude du demi-mot. Ils semblaient ne presque rien dire : ils faisaient tout entendre : ou plutôt ils le suggéraient. C'était comme dans la fable de La Fontaine : « Vous y croirez être vous-même. »

Smith n'avait pas grand mal à imaginer qu'il chassât le grouse en Écosse, sur les terres de lord Bembridge, ou qu'il habitât pendant la saison sa résidence de Londres, située non loin de Hyde-Park corner ; lord Bembridge ne pouvait pas se figurer si aisément les Indes, qu'il n'avait jamais vues ; et cependant, Richard Smith savait si bien agir sur cette fantaisie un peu plus lente que Bembridge se demandait parfois, mais le plus naturellement du monde et sans nul effroi religieux, quel était le lieu de son âme et de son corps, l'Angleterre ou l'Hindoustan, ou les deux ensemble, et s'il ne menait pas déjà cette existence en partie double à laquelle il se savait obligé par le testament de son ami.

Un jour qu'il reçut une photographie de Richard, vêtu d'un splendide costume et coiffé d'un immense turban, son illusion fut si naïve et si forte, si proche de l'hallucination, qu'il ne put s'empêcher de se dire : « Je ne sais pas s'il est de très bon goût de m'être fait photographier en maharadjah. Cela n'est-il pas un peu cockney ? »

La ressemblance physique de Robert et de Richard et la tyrannie même du sentiment qui les unissait expliqueraient à la rigueur cette confusion plus ou moins sincère que lord

Bembridge, un peu puérilement, faisait de la personne de son ami et de la sienne. La suggestion devenait plus surprenante lorsque Smith exposait à Bembridge ses grands projets d'avenir, et que Bembridge aussitôt les faisait siens, incapable de se figurer qu'il ne les eût pas lui-même conçus. Il se passionnait pour les idées de Smith, et cela était d'autant plus extraordinaire que, à titre de Bembridge, il n'aurait même pas dû s'y intéresser.

Ces idées étaient de l'ordre commercial. Smith, qui n'avait peut-être pas le génie des affaires, comme il le disait avec trop de complaisance, mais qui voyait grand, méditait de créer à Londres, et ensuite dans les autres villes du royaume, de ces bazars occidentaux appelés magasins de nouveautés, dont il trouvait le modèle en France, mais dont l'Angleterre n'était pas alors pourvue. Quel attrait pouvait avoir un idéal de cette sorte pour un jeune lord destiné à une vie purement mondaine, qui avait hérité de son père, à vingt ans, un tiers environ des terrains de Londres, au moment juste où la plupart des baux emphytéotiques venaient à expiration, et qui était en conséquence beaucoup plus riche que le comte de Monte-Cristo ?

C'est tout au plus si Richard Smith aurait pu compter sur lui pour la partie financière de l'entreprise ; jamais il n'en soufflait mot. Il ne parlait point d'une association qui l'eût forcé de dire *Vous* et *Moi*, et de sembler admettre, ne fût-ce que momentanément, une distinction entre lui-même et lord Bembridge. Il écrivait toujours à la première personne, et Bembridge, en le lisant, avait, sans y penser, l'illusion que cette première personne était aussi bien la sienne propre, encore qu'elle continuât de s'appeler et de signer Smith.

Lord Bembridge aurait bien pu s'étonner, aussi qu'un homme qui ne croyait pas avoir devant lui plus de trois années d'existence fût des projets de si longue haleine. Smith ne pensait-il donc plus mourir dans le délai si bref qu'il s'était fixé, et avant même que ses plans grandioses pussent recevoir le moindre commencement d'exécution ? Rien dans ses lettres ne rappelait ce sinistre pressentiment, mais rien n'indiquait non plus qu'il en fût délivré.

Un autre mystère était ce voyage aux Indes, où il n'était pas allé pour son plaisir, mais évidemment encore moins pour étudier l'organisation d'un grand magasin de nouveautés. N'était-ce pas seulement pour y disparaître le jour qu'il sentirait sa fin prochaine, et mourir dans quelque coin où il ne se rencontrât personne pour dresser un acte de l'état civil ? Lord Bembridge avait quelquefois soupçonné cette dernière bizarrerie ; mais il ne s'y arrêtait guère, n'ayant pas l'imagination romanesque ; si, par hasard, il en ressentait un peu de trouble, il n'avait, pour se remettre, qu'à relire les lettres de cet excellent Dick, toujours pleines d'espérance et de gaieté.

Sur ces entrefaites, le jeune lord rencontra, au golf, une fille de son rang, fort belle, simple, assez pauvre, et si adroite à tous les sports que, instantanément, il tomba, comme on dit, en amour avec elle. Il l'épousa dans les six semaines ; et comme il ne rêvait pas d'autre bonheur que l'amour dans le mariage, il considéra que, dès lors, sa vie était à jamais fixée, « pour le meilleur et pour le pire ».

Il aurait, en tout état de cause, fait ses confidences à Richard Smith ; peut-être que, de près, il les eût faites moins librement : la plume à la main, aucune timidité ne le retenait, et il trouva des expressions si fortes pour traduire sa joie, son

honnête félicité, que Smith lui répondit avec un égal enthousiasme. Le négociant fit au lord confidence pour confidence.

« Moi aussi, lui écrivait-il, je ne souhaite dans la vie autre chose qu'une bonne femme et de beaux enfants. Me pardonnez-vous, cher Robert, de vous révéler aujourd'hui seulement que j'ai choisi, avant de quitter l'Angleterre, celle qui portera mon nom ? Elle ne me connaît pas encore, mais vous la connaîtrez bientôt. »

À la fin de la lettre, Smith donnait fort exactement à lord Bembridge le nom et l'adresse de sa fiancée, miss Elisabeth Davis.

« Il ne songe plus à mourir », murmura Bembridge avec un sourire malicieux. Mais quelle diantre de façon d'écrire ! *Elle ne me connaît pas encore, mais vous la connaîtrez bientôt.* »

Le mois suivant, il reçut par la malle des Indes un volumineux paquet et une lettre, qu'il ouvrit d'abord. Elle ne contenait que cette phrase, tracée d'une main peut-être un peu moins ferme :

« Ce jour d'hui 18...

» Cher Robert, vous êtes dorénavant Richard Smith. »

Et plus bas, ces deux mots qui n'ont de sens qu'en anglais : « *Dear me...* »

### III

Lord Bembridge, qui était le cœur le plus tendre, et si proche encore des naïvetés de l'enfance, ne versa pas une larme en apprenant la mort de son meilleur, de son unique ami. Qui donc eut-il plaint, à moins de répéter les deux mots qui terminaient la lettre de Richard Smith : *Dear me* ? Il n'éprouvait pas cette répugnance physique, ni cet effroi religieux qui déconcerte les plus braves s'ils voient, ou s'ils se représentent par l'imagination, un mort qu'ils aiment couché sur son lit funèbre. Il ne concevait pas davantage que ce mort fût positivement lui-même, Robert, lord Bembridge, malgré la substitution de personnes ordonnée par Richard Smith ; car cette substitution n'était pas dans la mort, mais dans la vie. Il avait un sentiment très vif des nouvelles charges morales qui lui incombaient, des nouveaux devoirs qu'il assumait en devenant outre Robert Bembridge, Richard Smith. Il en était tout pénétré ; mais ce sentiment, qui était grave, n'avait rien de triste et ne pouvait même aller sans la sorte de joie qui accompagne toujours, chez les créatures humaines, la conscience d'un accroissement.

Le plus étrange était peut-être que cette transmission de la personne de Smith à Bembridge ne s'environnât d'aucune étrangeté. Elle s'opéra comme par enchantement, mais le plus naturellement du monde. Lord Bembridge croyait ce qu'il faut croire dans sa situation ; mais il n'avait aucun sens du mystère. Il ne savait rien faire qu'avec une simplicité parfaite et une grâce pleine de discrétion : il accueillait aujourd'hui Richard Smith précisément comme il l'eût accueilli naguère, si cet ami incomparable lui avait fait l'honneur et le plaisir de venir lui demander l'hospitalité dans un de ses châteaux. Il lui aurait montré la chambre qu'il lui destinait et n'aurait même

pas eu besoin de lui dire : « Vous êtes chez vous, je ne m'occuperai de vous désormais qu'autant que vous le souhaitez. » L'idée ne venait seulement point à cet homme de bon sens que son aventure méritât d'être soumise à la *Society for psychological researches*. Il ne se croyait pas, à proprement parler, hanté par l'âme de son ami défunt et ne se flattait pas d'avoir, comme les médiums, le pouvoir – selon lui un peu ridicule – d'évoquer ceux qui ne sont plus. Il ne jugeait point, surtout, que cette histoire regardât qui que ce fût, sinon Smith et lui-même, c'est-à-dire, en fin de compte, une seule personne.

Il fut même bien aise, – comme le premier maître d'hôtel vint à ce moment l'avertir que le lunch était servi, – il fut bien aise de n'avoir jamais soufflé mot de Richard Smith à lady Bembridge, pour qui cependant il n'avait aucun secret. Bembridge-house avait plus les proportions d'un palais que d'un hôtel privé. La salle à manger était fort loin du studio. Lord Bembridge eut tout le loisir de faire réflexion aux embarras qu'il avait échappés en taisant à lady Victoria, à sa chère Vicky, le nom et l'existence même de Richard Smith. Autrement ; n'aurait-il pas dû lui annoncer tout à l'heure que Smith venait de mourir, alors que Smith n'était pas mort au sens vulgaire du mot ? Il aurait fallu fournir des explications, et lord Bembridge ne les eût point aisément trouvées. Chose curieuse, il concevait bien sa nouvelle et double identité, il n'avait donc nul besoin de se l'expliquer à lui-même : il sentait que, s'il s'efforçait de l'expliquer à autrui, non seulement il n'y parviendrait pas, mais il cesserait de la concevoir. Il avait aussi un peu de paresse d'esprit. Enfin, si une personne au monde devait ignorer qu'il fût Smith, n'était-ce point lady Bembridge, pour qui jamais il ne pourrait être que Bembridge ?

La seule vue de Vicky suffit à le rendre aussi exclusivement Bembridge que possible dès qu'il entra : dans la salle à manger, où cette très jeune, mais parfaite maîtresse de maison attendait respectueusement son seigneur et maître. Les habitudes du quatorzième comte Bembridge et de la comtesse étaient simples comme celles des plus modestes bourgeois. D'abord, ils s'aimaient aussi ingénument que les petites gens qui vont le dimanche à Maidenhead ou à Kew, et qui ne peuvent s'asseoir sur un banc sans joindre aussitôt leurs mains ou même sans chercher leurs lèvres. Ils savaient préserver leur intimité, tout en remplissant leurs devoirs mondains, qui ne les ennuyaient pas. Ils savaient jouir de leur énorme fortune, et elle ne les accablait ni ne les gênait point.

L'amour, qui transfigure toute chose, avait fait un château féerique du vaste logis seigneurial, un peu solennel, où ils étaient tenus d'habiter durant leurs séjours à Londres. Il va de soi qu'ils ne déjeunaient point tête à tête dans la salle de marbre du rez-de-chaussée, dont les six portes-fenêtres donnaient sur le Parc. Ils prenaient leurs repas, sauf les jours de grand couvert, dans un boudoir qui semblait à première vue meublé sans aucun luxe ; seuls, les connaisseurs, si on les avait admis dans cette retraite, auraient remarqué que les desertes étaient des pièces de musée et qu'il y avait au mur, entre autres, un *pink boy* de Gainsborough, qui vaut bien son *blue boy*. Pour la bonne tenue de la maison, c'est le majordome qui allait avertir leurs seigneuries qu'elles pouvaient se mettre à table ; mais, dès qu'elles s'y étaient mises, elles préféraient au service des mâles celui d'une maid en robe noire, fort jolie, qui portait à ravir le bonnet papillon de dentelle et le tablier festonné.

Depuis si peu de semaines qu'ils étaient unis, Robert et Vicky s'étaient trop absolument livrés l'un à l'autre pour



désormais pouvoir se cacher les sentiments les plus fugitifs et jusqu'à ceux que leur propre conscience n'apercevait point, supposé même que pût s'insinuer dans leur cœur un désir si coupable au regard de l'amour. La physionomie de Robert l'eût trahi s'il eût pensé en ce moment à celui que Vicky ne connaissait pas. Il aurait eu un air singulier et elle lui aurait dit aussitôt : « Mon chéri, qu'avez-vous ? » Mais, en vérité, il ne pensait nullement à Richard Smith, il n'était point Smith, il était Bembridge ; il ne pouvait être les deux ensemble, et jamais Richard ne lui en avait demandé tant.

En revanche, c'est Vicky dont la physionomie lui parut singulière. Elle avait un secret ! Il en fut bouleversé. Il l'interrogea, il la supplia des yeux. Elle devina sa souffrance et ne différa point l'aveu qu'elle aurait souhaité de ménager plus adroitement. C'était l'aveu d'un grand bonheur : elle espérait d'être mère bientôt. Elle le lui déclara sans rougir – pourquoi eût-elle rougi ? – ni sans recourir à aucun des sots euphémismes qui sont encore d'usage dans quelques pays.

Quand elle eut parlé, brièvement, et que Robert, en guise de réponse, par bienséance, eut balbutié quelques mots, ils n'essayèrent plus de rien dire : ils se regardaient, ou plutôt ils regardaient leur joie qu'ils pouvaient lire dans les yeux l'un de l'autre. Elle les étonnait. Elle n'était point d'une plénitude ni d'une sérénité continues : elle affluait en eux par vagues brusques, puis se retirait un moment comme pour leur permettre de respirer. Elle revenait, et ils la reconnaissaient, tant elle était pareille à elle-même, au moins par son immensité, et ils ne la reconnaissaient point, tant elle était diverse et toujours nouvelle. À peine avaient-ils touché à leur repas. Ils ne souffraient pas que rien les divertît de leur idée fixe. Ils ne purent se quitter, se détacher l'un de l'autre jusqu'au soir.

Au crépuscule, presque soudain, Robert eut comme une sensation de déchirement. L'idée de son amour, de sa paternité prochaine, lui demeurerait toujours présente ; mais, au lieu de le soulever de joie, maintenant elle le laissait triste, découragé, l'on eût dit jaloux, avec le remords de cette jalousie. Il se surprit à murmurer en lui-même : « Ce bonheur honnête et sain que je rêvais, pourquoi en suis-je privé ? Pourquoi un autre a-t-il la meilleure part ? » Cette réflexion eût été absurde, de lord Bembridge, dans le moment que ses vœux étaient comblés. Mais n'était-elle point de Richard Smith ? Robert se mit à gourmander doucement *quelqu'un* : « Vous ne serez pas, disait-il, longtemps privé de *mon* bonheur. Oubliez-vous miss Elisabeth Davis, *que je connaîtrai bientôt ?* »

— Je vais faire quelques pas dehors, dit-il à Vicky. J'ai un peu mal à la tête.

Avant de sortir, il retourna dans le studio pour prendre l'adresse de miss Davis.

## IV

En ouvrant la porte du studio, lord Bembridge aperçut d'abord, sur la table où il avait coutume d'écrire, – quand il écrivait, fort rarement, – le volumineux paquet reçu des Indes ce matin en même temps que le billet de Richard Smith. Il oublia naturellement qu'il était venu chercher ici l'adresse de miss Elisabeth Davis, qu'il ne connaissait pas, avant de sortir pour aller faire sa connaissance ; et il ne douta point qu'il n'y fût venu afin de compulser tous ces documents à tête reposée. Il fit sauter les cachets et rompit les ficelles, du même sang-froid que si tous ces papiers eussent été quelque dossier personnel qu'il eût besoin ou fantaisie de repasser, et non le testament, secret encore, de son ami mort par delà les mers.

À la vérité, il n'espérait, ou ne craignait aucune surprise, et il avait le sentiment net de savoir tout ce que ces chemises bleues ou vertes renfermaient, de n'être tenté de les explorer que pour rafraîchir, en effet, sa mémoire. Il ne s'était point trompé. Il tenait entre ses mains un exposé méthodique et circonstancié de la grandiose création rêvée par Richard Smith et dont l'inventeur lui avait cent fois parlé dans les lettres de ces derniers mois, déjà assez en détail, mais plus à bâtons rompus. Pour lire (ou pour relire ?) il s'était installé dans un fauteuil où il se sentait si bien chez lui qu'il n'y pouvait imaginer que quoi que ce fût au monde ne lui appartînt pas en propre ; et il reconnaissait une à une les idées de Richard Smith, exactement comme on reconnaît, dans le phénomène de la mémoire, les idées que l'on a soi-même conçues. En les retrouvant ici ordonnées, mûries, toutes prêtes pour être réalisées, il s'émerveillait de sa haute raison et à la fois de son esprit de pratique.

— *Ladies' Realm*... murmura-t-il en se levant tout d'un coup. *Ladies' Realm*...

C'était l'enseigne indiquée par Smith. Il eut le sentiment, celui-ci très vague, et comme une fausse réminiscence d'avoir hésité longtemps entre plusieurs autres titres. Il fit le tour du studio, se rassit, et demeura d'accord avec lui-même que ce n'était plus la peine de chercher autre chose, qu'il ne trouverait pas mieux. Puis il fut en proie, quelques secondes, à une très vive agitation. Il avait des inquiétudes dans les jambes. Cet état, purement physique en apparence, correspondait à une pensée qu'il n'exprimait point, mais qu'il aurait pu exprimer par ces mots : « Qu'est-ce que nous attendons pour donner le premier coup de pioche ? » Il haussa les épaules, se gourmanda, sans rudesse, et fit réflexion qu'il était trop enfant de s'impatienter, comme si le *Ladies' Realm* pouvait sortir de terre par un coup de baguette, quand on prévoyait au contraire de petits commencements et des agrandissements d'une sage lenteur durant dix, vingt années, peut-être durant un demi-siècle.

Tout cela était couché par écrit. L'îlot de maisons que devaient remplacer un jour les immenses magasins, le palais du *Ladies' Realm*, était délimité de la façon la plus certaine, et comme les Allemands, dès cette époque, marquaient sur les atlas les régions de l'univers qu'ils avaient l'intention d'annexer tôt ou tard ; mais, de même que les habitants de ces régions ne devaient pas se douter par avance du bonheur qui les attendait, de même rien ne devait avertir les habitants du quartier, notamment les commerçants, qu'ils seraient de gré ou de force englobés dans le *Ladies' Realm*. Le plan était de les envahir peu à peu par le procédé de la pénétration pacifique, de les asservir l'un après l'autre par la commandite ou par l'association, et, quand on les tiendrait tous, de

transformer chacun de leurs commerces particuliers en un « rayon ». Même alors, il n'était pas question de démolir tous les immeubles et d'édifier sur le terrain nu l'espèce de *bé-zestein* projeté. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, à l'heure de la pleine prospérité, que l'on pensait exécuter les admirables dessins d'architecte joints aux notes écrites.

Rien n'y manquait, ni les élévations, ni les coupes, ni les plans des huit étages, dont l'un en sous-sol. Entre parenthèses, tous les immeubles désignés appartenaient à lord Bembridge : on n'eût point aisément trouvé dans ce district de Londres, entre Park lane et Piccadilly, au voisinage immédiat de Bembridge-house, un pouce de terrain et une pierre qui ne fussent pas à lui. On rappelait que la plupart de ces maisons avaient été reconstruites au cours des deux derniers siècles sur remplacement de maisons très anciennes dont les fondations subsistaient, et que l'on trouverait, en conséquence, là-dessous, des caves spacieuses, tout un réseau de souterrains, de véritables catacombes. On supposait que l'un de ces couloirs dût aboutir à une porte depuis longtemps condamnée des sous-sols de Bembridge-house, au fond du quatrième cellier, qui était celui des claijets de France.

— *By Jove !* s'écria lord Bembridge, comme s'il eût reçu du ciel une soudaine illumination. Je ne songeais plus à cette damnée porte !

Il avait une raison majeure de n'y point songer : il en ignorait l'existence, n'étant de sa vie descendu dans l'*under-ground* de son hôtel ; mais l'imagination, comme le cœur, a des raisons qui échappent à l'entendement, et il éprouva un impérieux besoin de revoir sur-le-champ cette porte qu'il n'avait jamais vue. Il abandonna les papiers de Richard Smith sur la table, sortit brusquement du studio et prit, à l'extrémité

nord de la galerie, un escalier de service. Il alla tout droit, comme s'il avait su son chemin, et n'eût aucune chance de s'égarer. C'est pourtant ce qui lui arriva, et il fut bien étonné de se trouver dans ses cuisines, où jamais non plus il n'avait mis le pied. Elles lui rappelèrent les cuisines monumentales de Christ-Church, à Oxford. Ce cher souvenir le divertit de la porte condamnée, du cellier des clarets et des catacombes. La venue inopinée de Mylord fit une révolution parmi les chefs, seconds, aides, marmitons et filles, dont l'armée entière était alors mobilisée, pour le dîner dont l'heure approchait. Le premier chef se ressouvint que, jadis, il avait maintes fois vu l'aïeul de Robert, qui était grand buveur, rôder à la cave, et, pour n'avoir l'air de rien, s'arrêter près des fourneaux, s'intéresser au menu du soir. Dans ces occasions, les gens de tous grades se rangeaient sur son passage comme pour une revue. Le chef les fit ranger de même, et cette cérémonie amusa fort le XIV<sup>e</sup> comte Bembridge, qui ne fut pas médiocrement flatté de se pouvoir dire qu'il avait un train de bouche comparable à celui de Windsor castle ou de Buckingham palace.

« C'est curieux, pensa-t-il naïvement, moi et Vicky nous mangeons si légèrement le soir ! Est-il nécessaire que cinquante personnes collaborent à un si modeste dîner ? » Mais il avait trop de politesse ou de timidité pour laisser entendre au plus inutile de ses serviteurs qu'il ne le jugeât pas indispensable. Il les remercia tous avec bienveillance, les complimenta, et daigna demander si on lui faisait pour ce soir quelque chose de bien bon. Le chef lui mit sous les yeux un menu si extravagant qu'il craignit que ce brave homme ne fût devenu fou, ou n'abusât du défaut de toute surveillance pour servir deux plats à ses maîtres et des repas d'ogre à l'office. Comme il marquait un certain ahurissement, le chef pria Sa Seigneurie de vouloir bien se rappeler qu'elle avait à dîner trente-deux convives. Lord Bembridge éclata de rire.

— Je l'avais totalement oublié, dit-il. C'est comique. J'ai à peine le temps d'endosser mon habit.

Il l'avait bien trois fois ; mais, les jours de ces ennuyeuses réceptions, il avait aussi coutume de rester une grande heure chez Vicky, et de rattraper par avance le tête-à-tête dont il devait être privé le soir. Il la trouvait prête : elle voulait, au moins pendant une heure, ne s'être parée que pour lui. Elle le gronda un peu d'être en retard, mais lui dit qu'elle lui pardonnait parce qu'il avait bonne mine et qu'elle croyait donc que sa migraine était guérie.

— Si bien guérie, répondit-il avec candeur, que je n'y pensais plus du tout.

## V

Si Richard Smith eût ménagé, d'avance et de loin, par des transitions trop habiles, le perpétuel et quelquefois vertigineux échange de personnes où il fallait que peu à peu lord Bembridge s'accoutumât, cette existence double aurait eu, à rebours des intentions du testateur, un caractère d'autant plus artificiel, et même, par moments, fantastique. Elle semblait toute naturelle, parce que Richard n'avait pas adressé ses notes à lord Bembridge, dont le nom n'était pas prononcé. Il les avait écrites pour lui-même, toujours à la première personne, et lord Bembridge n'avait besoin de faire aucun effort pour imaginer que cette première personne fût la sienne : il aurait eu besoin de faire effort pour se persuader du contraire. Ce procédé de suggestion – si l'on peut l'appeler procédé – fut particulièrement efficace le lendemain matin, lorsque Bembridge, continuant de dépouiller les documents, aperçut une chemise qui portait ce titre en grosse ronde : « *Mes Papiers* ». Par quel caprice l'avait-il négligée la veille, pour compulser uniquement les dossiers du *Ladies' Realm* ? Elle lui paraissait aujourd'hui plus intéressante que tout le reste ; il l'ouvrit avec une certaine hâte inquiète, comme s'il eût craint que « ses » papiers ne fussent pas au complet et qu'il n'en résultât pour lui, par la suite, quelques désagréments.

Mais il éprouva, – dès qu'il y eut jeté les yeux, cette sorte de satisfaction dont se flattent les hommes très méticuleux, chaque fois qu'ils observent que le ciel les a doués de la faculté de penser à tout. Comme cette faculté ne va guère sans la manie du scrupule, ils doutent d'eux-mêmes, et on dirait qu'ils le font exprès pour assaisonner le plaisir et la juste fierté qu'ils ressentent à ne se jamais surprendre en défaut. Lord Bembridge examina les pièces d'identité avec la sévérité d'un



*coroner*. Il lut, sans passer un mot, les actes de naissance et de baptême de Richard, les actes de décès de Smith père et de M<sup>rs</sup> Smith, les passeports, les permis de chasse. À ces dernières pièces étaient jointes des photographies ; elles ne lui plurent guère : le sujet lui-même ne les trouve jamais ressemblantes. Quant aux signalements, ils répondaient aussi exactement à Bembridge qu'à Smith ; mais quel est le signalement qui ne s'applique à cent personnes ?

La chemise contenait, outre les pièces officielles, un mémoire où Smith avait réglé le programme de sa vie privée dès son retour en Angleterre, aussi minutieusement qu'il avait tracé ailleurs les plans du *Ladies' Realm*. Ce qui le préoccupait, l'affectait même vivement, mais à quoi il se résignait enfin avec son ordinaire stoïcisme, c'est qu'il ne pourrait consacrer à sa chère femme, M<sup>rs</sup> Smith, actuellement encore miss Elisabeth Davis, qu'une part, la moitié environ, de sa vie, qu'il eût souhaité si fort de lui consacrer tout entière. Mais il prévoyait que son labeur au *Ladies' Realm* serait considérable, qu'il lui faudrait souvent passer des nuits, que du matin au soir ses journées seraient prises, que c'est à peine s'il pourrait, un jour sur deux, rentrer dîner et coucher à la campagne. Il se promettait de n'écouter point les conseils d'un amour égoïste, et refusait d'installer à Londres, même dans le quartier des parcs, pour l'avoir toujours près de lui, une jeune femme dont la santé faisait plaisir à voir, mais pouvait être plus fragile qu'on ne pense. Les enfants non plus ne se portent bien qu'aux champs. Smith ne voulait pas même entendre parler de ces banlieues trop proches où viennent traîner les brouillards et les fumées de la capitale quand le vent souffle du mauvais côté. À quoi bon disputer, puisqu'il avait déjà fait son choix ? La maison élue était à mi-hauteur de Richmond hill, avec la vue de la Tamise et de toute l'admirable vallée. Il en indiquait l'adresse et le nom : *My Wife's Idea*. Il ajoutait :

« Mon premier soin, en débarquant à Londres, m'installer. Donc, avant tout, aller louer la maison de Richmond. »

Ce nom ridicule, *My Wife's Idea*, pensa tout gâter. Lord Bembridge, qui avait le goût aristocratique, en fut horriblement choqué et faillit, en conséquence, redevenir très mal à propos lord Bembridge.

— Peut-on, murmura-t-il, donner à une propriété de campagne un nom plus vulgaire et plus bourgeois ?

Mais ses yeux, qui n'avaient pas quitté le papier, lurent, deux lignes plus bas, cette phrase :

« *My Wife's Idea* ! Le nom est si vulgaire et si bourgeois. Le changer dès que je serai locataire ou propriétaire. »

— À la bonne heure ! fit lord Bembridge.

Et il eût aussitôt le sentiment que se trouver sans domicile est, pour un honnête homme, la plus pénible et la plus humiliante des incommodités. Qu'attendait-il donc à Richmond ? Il consulta le *Bradshaw*, qui était sur le bureau à écrire, dans une petite bibliothèque tournante, avec plusieurs autres livres de première nécessité ; mais, comme d'habitude, il ne put s'y débrouiller et se fatigua inutilement la vue. Il prit alors l'*A.B.C.* Les trains pour Richmond étant innombrables, il différa de fixer l'heure de son départ. Il rangea les papiers de Richard Smith, s'habilla pour le lunch, passa une heure charmante avec lady Bembridge et la gronda tendrement parce qu'elle avait des courses à faire et l'abandonnait toute la journée. Il remonta chez lui, changea de costume, sortit à pied, arrêta un hansom à quatre pas de son hôtel et se fit conduire à la gare de Waterloo.

Il achetait d'ordinaire, pour tuer le temps lorsqu'il voyageait, un journal de sports, dont il regardait les images et dont il lisait quelquefois l'article de fond ; il acheta le *Financial Times*, sur quoi jamais il n'avait jeté les yeux, et s'absorba dans cette lecture ; mais peut-être songeait-il à autre chose ou à rien ? À l'arrivée, il sauta sur le quai, traversa la gare et, tout de suite, prit cette allure déterminée, rapide, des hommes d'affaires de Londres, qui chaque soir rentrent chez eux à la campagne, et savent le plus court chemin de la station à leur home. Aussi préférèrent-ils de faire ce petit trajet à pied. Lord Bembridge le fit de même : il était dans le même état d'esprit, exactement qu'un homme d'affaires qui rentre chez lui à la campagne, il savait aussi le plus court chemin. « Pourvu, se dit-il, que la maison soit encore à vendre ou à louer. » Mais quel homme d'imagination ne se dit, en regagnant son domicile : « Peut-être qu'il y a eu le feu chez moi. » On n'est pas moins tranquille, on sait bien qu'il n'y a pas eu le feu. Lord Bembridge était parfaitement tranquille et n'éprouva aucune surprise, ni même aucun sentiment de soulagement, en voyant d'abord l'écriteau à la grille de *My Wife's Idea* : « Cette désirable résidence est à louer. » Il reconnut fort bien la maison, derrière un léger rideau d'arbres, à une faible distance de la route. Il eût aisément trouvé l'explication de cette fausse réminiscence, au temps où il expliquait à Richard Smith, d'une façon si naturelle, leur prodigieuse ressemblance physique. Il lui aurait dit sans doute que tous les cottages anglais ont un air de parenté, qu'il connaissait d'ailleurs Richmond à merveille, et devait avoir l'illusion de reconnaître un détail que par hasard il ne connaissait pas, quand il reconnaissait l'ensemble tout de bon. Mais tout cela lui paraissait maintenant si normal que la pensée ne lui venait même pas de chercher une explication.

Il sonna. Une jeune bonne, fort bien tenue, vint lui ouvrir et, quand il eut exposé, le plus brièvement possible, l'objet de sa visite, le mena près de Madame. Lord Bembridge, qui, de sa vie, n'avait traité lui-même aucune affaire et n'y entendait rien, vit du premier coup d'œil à quel adversaire il allait se mesurer et qu'il en aurait facilement raison. M<sup>rs</sup> Dunhill, devenue veuve, était obligée de louer sa propriété ; mais, comme, d'autre part, elle n'avait aucune envie de la louer, elle saisisait tous les prétextes pour ne pas conclure. Lord Bembridge traita M<sup>rs</sup> Dunhill avec la déférence que l'on témoignait aux veuves en Angleterre à l'époque de la reine Victoria, veuve elle-même, mais il la mena tambour battant. Il refusa même de perdre une demi-heure à visiter la maison, alléguant que sa résolution de louer était prise depuis deux ans, au bas mot.

— Comment ? s'écria M<sup>rs</sup> Dunhill scandalisée. Mais je ne suis veuve et elle n'est à louer que depuis l'année dernière !

Il répondit que l'année dernière il était aux Indes. Puis, le marché conclu et un engagement provisoire signé – signé Smith – il se retira. Il ne tourna même pas la tête pour jeter un dernier regard sur la désirable résidence, mais il avait ce sentiment « confortable » des honnêtes gens qui ont un moment pensé être réduits à coucher sous les ponts et qui, décidément, n'y coucheront pas.

En débarquant à la gare de Waterloo, il s'avisa que sa tenue était d'un négligé incroyable pour cinq heures de l'après-midi. Il en fut si gêné qu'il se jeta dans un cab, mais n'osa se faire conduire jusqu'à Bembridge-house. On l'arrêta au coin de Hertford et de Down street. Il rentra chez lui par une porte de service, mit d'urgence une jaquette et alla prendre le thé avec lady Bembridge.

## VI

— Il est incroyable que je ne puisse retrouver où j'ai noté cette adresse, *moi qui ai tant d'ordre !* grondait lord Bembridge en mettant tout sens dessus dessous les dossiers de Richard Smith.

Cela était, en effet, incroyable ; car il ne s'agissait de rien de moins que du magasin de blanc et toiles d'Irlande, à l'enseigne de *Auld Ierne*, tenu par un certain Shane O'Neill, et dont Richard avait dix fois écrit au cours de son mémoire : « *Auld Ierne* sera le berceau du *Ladies' Realm*. »

Mais lord Bembridge, qui ne pensait qu'avec des mots, comme tous les humains, et de qui la pensée était, comme il arrive le plus souvent, à la merci des mots qui lui venaient, poursuivit son monologue en ces termes, qui le rassurèrent sur-le-champ : « Heureusement que j'irais les yeux fermés. »

Cette réplique n'est point si baroque, pour la raison que le territoire futur du *Ladies' Realm* était fort exactement délimité, qu'il n'était pas immense, quoique Smith vît grand, que la boutique infime désignée pour être le berceau du bazar ne devait point vraisemblablement être située hors de ses frontières, et que lord Bembridge ne pouvait manquer de rencontrer l'enseigne *Auld Ierne*, la première fois qu'il se donnerait la peine de parcourir dans tous les sens le domaine entier. Le défaut de précision fut ce qui le détermina à ne point tarder d'accomplir cette exploration, qu'autrement il eût remise de jour en jour au lendemain et aux calendes grecques. Il se vêtit, comme il faisait d'instinct quand il était Smith, à la façon des Anglais qui séjournent plus dans les colonies que dans la métropole, et qui achèvent d'user, à Londres leurs innombrables

complets de voyage. Sa tenue était de style empire, dominion et *beyond the seas*. Son allure, quand il sortit, fut celle d'un homme qui va, en effet, quelque part où il irait les yeux fermés. Elle avait comme une raideur de somnambulisme et on ne sait quoi d'inconscient.

Néanmoins, comme on ne va si droit qu'à une adresse certaine, il fut, sans l'avoir délibéré préalablement, ni sans même s'en douter, au domicile de miss Elisabeth Davis. Il avait, depuis le premier jour, totalement oublié de faire sa connaissance et, au moment de la faire, il n'y songeait plus. Il ne songeait qu'à cet *Auld Ierne*, où il avait l'illusion de se rendre. Le nom de miss Elisabeth ne lui revint à la mémoire que juste comme il arrivait à l'adresse indiquée. Les deux idées s'unirent dans son esprit par la plus indissoluble des associations ; et quand il leva les yeux et qu'il vit l'enseigne : *Auld Ierne* sur la maison d'Elisabeth Davis, il n'éprouva pas la plus légère surprise. Le simple jeu de son mécanisme cérébral lui fit trouver non seulement naturelle, mais nécessaire, une coïncidence qui aurait semblé miraculeuse à n'importe qui.

Il n'était pas moins troublé, mais par une autre cause. Il ne doutait pas qu'aussitôt après avoir poussé la porte de la boutique, il ne dût se trouver en présence de la radieuse miss Elisabeth Davis et être frappé du coup de foudre. Cette perspective ne lui était pas désagréable, mais l'intimidait prodigieusement. Aussi inventait-il machinalement prétexte sur prétexte pour reculer un instant si terrible et si doux. Il rôdait devant la boutique, elle lui semblait triste et noire ; et comme ses pensées maintenant tournaient toutes autour d'Elisabeth, il vouait une tendre pitié à la charmante fille qui s'étiolait dans cette ombre perpétuelle, dans cette humidité. Dieu ne l'avait-il point faite plutôt pour s'épanouir au doux soleil de Richmond ? Un zèle de véritable chevalerie l'aida à vaincre ses

appréhensions, et après avoir hésité si longtemps au seuil de *Auld Ierne*, il y fit irruption comme un Don Quichotte qui brûle de délivrer une belle enfermée dans une obscure prison.

C'était un de ces magasins comme on n'en voit plus guère ni à Londres ni à Paris, et dont il ne resterait aucun souvenir sans les descriptions de Balzac ou de Dickens. Il n'y avait point apparence de décoration à l'extérieur, ni rien pour flatter les yeux ; point d'étalage ; et à l'intérieur point de luxe, dans cette boutique où l'on ne vendait que des objets de haut prix. Les linges les plus fins étaient en piles dans des casiers de chêne noircis par le temps, polis par les ans ; des employés, qui ne semblaient avoir aucun souci d'élégance, les présentaient à la clientèle sur de larges comptoirs, également de chêne, dont la carrure massive était la seule beauté, mais dont la propreté était irréprochable.

On n'aurait su faire le même compliment des glaces qui séparaient le magasin de la rue. Comme il eût été ambitieux de compter qu'elles laissassent passer le moindre jour, même si on les eût nettoyées chaque matin, on ne prenait pas une peine inutile. Elles étaient couleur de temps, ce qui, à Londres, signifie trop souvent couleur de brouillard. Le gaz (l'électricité était alors inconnue) brûlait du matin au soir. Les plafonds étaient extrêmement bas, les passages entre les comptoirs, et les portes mêmes si étroites que les plus minces personnes se mettaient de biais sans y penser quand il leur fallait se glisser d'une pièce dans une autre. L'air ne manquait point, mais semblait manquer. Partout régnait cette odeur saine, mais peu plaisante, de la toile de lin blanchie à neuf et que nulle ménagère n'a pris soin de parfumer de lavande.

Une femme, accoutumée à faire ses emplettes dans ces sortes de boutiques, n'eût point sans doute pris garde à cette

nudité désolante ; mais un homme qui, ainsi que lord Bembridge, y pénétrait pour la première fois ne pouvait se défendre d'avoir le cœur serré. À peine y eut-il entré qu'il en aurait voulu sortir. Il fut retenu par le sentiment d'un devoir. Quel devoir ? Il eût été bien empêché de le définir. Quant à la pensée de miss Elisabeth Davis, qui tout à l'heure lui suggérerait toutes ses actions, elle était pour le moment abolie.

Ce qui l'embarrassait davantage était que les dix ou douze commis présents le laissent aller, venir, ne fussent pas plus attention à lui que s'il n'eût pas existé, ou s'il eût été invisible. Les employés de commerce anglais n'avaient pas encore adopté ces façons aimables dont leurs confrères de France leur donnaient déjà l'exemple et qu'ils ont imitées depuis. L'entrée était libre, *entrance free*, et ils respectaient cette liberté jusqu'à s'abstenir de demander aux visiteurs : « Qu'est-ce que vous venez faire ici ? » Il n'y avait pas non plus de ces inspecteurs qui vous suivent de l'œil et semblent toujours croire que vous êtes venu expressément pour voler. Les vendeurs ne faisaient point l'article, ne proposaient point les marchandises et ne poussaient pas, comme on dit vulgairement, à la consommation. Ils ne se permettaient point d'adresser la parole aux clients et attendaient qu'on les interrogeât.

Lord Bembridge ne put supporter ce silence.

— Je dis ! fit-il à très haute voix.

C'est, en anglais, une formule de protocole, mais qui n'indique pas nécessairement que l'on ait quelque chose à dire. Aussi se trouva-t-il encore plus gêné quand il eut dit qu'il « disait » qu'avant de l'avoir dit.



— Que dites-vous ? répondit le principal clerc, qui, s'il était fort réservé, était en revanche fort courtois.

— Je dis ! répéta lord Bembridge avec force.

Il rougit, et ajouta, d'inspiration :

— Je désirerais parler à M. Shane O'Neill personnellement.

On lui fit, du ton le plus naturel, cette réponse extraordinaire :

— Bien. Il est mort.

— Oh ! dit lord Bembridge. Je regrette. Il est mort ! L'est-il ? Réellement ? Depuis peu, j'espère ?

— Depuis deux années.

— Oh ! Réellement ? Et qui donc est maintenant le propriétaire de la firme ?

— Le propre beau-frère du défunt M. Shane O'Neill, M. William Davis.

En entendant ce nom, lord Bembridge eut le sentiment d'être en pays de connaissance, de respirer mieux, de s'être habitué soudain, comme par enchantement, à l'affreuse obscurité du magasin et à l'odeur du linge neuf.

— Je dis, répéta-t-il. Je désirerais donc parler à M. William Davis personnellement.

## VII

Si, en France, un visiteur inconnu s'introduisait dans une maison de commerce, posait les questions banales, d'autant plus louches, que venait de poser lord Bembridge au premier commis, et disait, en manière de conclusion : « Je désire parler au patron, personnellement », il serait aussitôt l'objet d'une juste méfiance. On ne manquerait pas de lui demander les raisons de ce désir impertinent, et supposé même qu'il ne refusât point de répondre, et quoi qu'il répondît, on demeurerait persuadé qu'il a pénétré dans le magasin pour y voler, qu'il veut pénétrer chez le patron pour l'assassiner. Peut-être lui ouvrirait-on la porte du sanctuaire ; mais on le surveillerait à son insu et un homme vigoureux se tiendrait derrière lui, prêt à lui saisir les deux bras s'il faisait mine de glisser la main dans sa poche pour y chercher un revolver.

Les Anglais ont l'esprit plus scientifique ou l'imagination moins prompte. Ils n'ignorent pas que l'on peut faire, à propos de n'importe quel événement, deux hypothèses, dont l'une est naturelle, l'autre romanesque ; mais leur méthode, assez raisonnable, est de commencer toujours par la première et de ne recourir à la seconde que si l'hypothèse naturelle ne semble point se vérifier. Lors donc qu'ils voient entrer un client dans une boutique, ils présument, jusqu'à preuve du contraire, que ce n'est point pour voler, mais pour acheter ; et si le client demande à parler au patron, ils présument qu'il a quelque chose à lui dire, qui ne se terminera pas fatalement par un coup de pistolet ou de couteau.

En vertu de ces préjugés anglais, le commis principal de *Auld Ierne* fit passer lord Bembridge dans un cabinet voisin, après avoir simplement cogné à la porte et reçu, d'une voix

féminine, fort nette, mais fort chantante, l'autorisation d'entrer.

« C'est elle », se dit lord Bembridge. Il éprouvait exactement la même émotion qu'il avait ressentie lors de sa première rencontre avec Victoria, présentement lady Bembridge. Ce rappel de sentiment n'éveilla cependant aucun souvenir en sa mémoire et ses lèvres ne murmurèrent aucun nom. À peine eut-il comme une fausse réminiscence, qui ne l'agaça point longtemps ; car le cabinet où l'on venait de le faire entrer était si petit qu'il se trouva d'abord nez à nez avec M. William Davis, vieillard à barbe blanche et d'un aspect véritablement biblique. Deux énormes bureaux, qui obstruaient toute la pièce, étaient disposés de telle sorte que l'on apercevait en entrant M. William Davis, assis devant l'un des deux, et point du tout la deuxième personne, cachée derrière l'autre.

« C'est elle », se dit encore, lord Bembridge, mais cette fois sans la plus légère émotion ; et en même temps il ne pouvait se défendre de craindre qu'il n'y eût là en effet personne, que la voix de soprano qu'il venait d'entendre ne fût celle de ce vieillard vénérable. Cette supposition absurde lui était pénible et le décevait, tout en lui inspirant un surcroît de sympathie pour M. Davis, mais la sympathie ne fut point diminuée lorsque le vieux monsieur lui adressa la parole d'une voix de baryton, quasi de basse, comme il sied à un personnage dont le portrait pourrait servir à illustrer les livres saints. Davis, en cette qualité de prophète amateur, était plus beau parleur que la plupart de ses confrères anglais. Il avait même un peu d'onction, et les gestes de sa politesse étaient plus larges que n'eût semblé devoir le permettre l'exiguïté de la pièce où il opérait. Il demanda naturellement à lord Bembridge ce qui lui valait la faveur de cette visite et à qui donc il avait l'honneur de parler. Lord Bembridge, correctement, se nomma :

— Richard Smith. J'arrive justement des Indes, pour me fixer en Angleterre, où j'ai lieu de croire que je me marierai bientôt.

En prononçant ces derniers mots, lord Bembridge fit un si charmant et si puéril sourire que le vieux prophète sourit par contagion, et envisagea d'un œil attendri ce jeune homme de vingt-quatre ans qui en paraissait bien dix-huit.

— Dès mon arrivée, continua lord Bembridge, j'ai loué à Richmond une désirable, une ravissante résidence ; mais cette maison est réellement nue ; j'ai besoin d'une foule de choses et, d'abord, d'un trousseau complet. Aussi suis-je venu, à *Auld Ierne*.

Le vieux marchand s'inclina, avec le sentiment de son importance, ou de l'importance de sa maison.

— Mais, dit lord Bembridge, comme je suis peu compétent en cette matière : et seul au monde, j'ai pensé demander conseil à vous-même.

Le Moïse sourit dans sa barbe.

— Ceci, dit-il, regarde plutôt ma fille... Bessie, vous avez entendu, je suppose, ce qu'a dit le gentleman ?

— Oui, père, répondit la même voix qui tout à l'heure avait répondu : Entrez !

Et celle qui était destinée à Richard Smith, se levant, faisant le tour de son bureau, apparut le plus naturellement du monde ; mais cette manifestation fit à lord Bembridge l'effet d'un miracle et d'une épiphanie.

Il n'éprouva, d'ailleurs, aucune des sensations qu'il est normal qu'éprouve un homme de cet âge à la première vue

d'une charmante fille. À vrai dire, il ne remarqua point qu'elle fût charmante et ne prit point garde aux caractères même les plus précis de sa beauté, par exemple à la splendide couleur *auburn* de ses cheveux : pour lui, elle n'avait pas, à proprement parler, de caractères, qui ne s'aperçoivent jamais que par comparaison ; et à qui l'eût-il comparée ? Elle était l'unique, celle qu'il n'avait pas choisie, mais qui lui était désignée, la Fiancée par excellence. Il vit, à la lettre, le radieux visage de miss Elisabeth Davis ainsi que dans un buisson ardent. En faut-il plus pour inspirer à un homme très timide le désir de se sauver à toutes jambes ? Mais lord Bembridge était un homme bien élevé avant d'être un homme timide ; il eût mieux aimé mourir que de faire un pareil affront à M. Davis, à miss Bessie, et de se rendre ridicule. Il surmonta donc sa timidité. Il n'avait pas moins hâte de s'en aller et il prétexta diverses affaires pour remettre au lendemain la consultation que miss Elisabeth Davis, avec l'agrément de son cher père, daigna lui accorder.

Quand il se retrouva dans la rue, il goûta d'abord le plaisir de respirer plus librement. Il pensa qu'il n'était point brave et rougit. Cependant, quelques secondes plus tard, il se sentit très fier, très content de soi, et dans cet état de bien-être supérieur que les médecins appellent *euphorie*. Ce qu'il prisait surtout de l'aventure en était le déterminisme absolu, l'élimination de tout hasard, et, par suite, de toute incertitude. Le roman où il s'engageait ne pouvait point tourner soit d'une façon ou d'une autre : il en connaissait d'avance toutes les phases et le dénouement. Cette sécurité entière le faisait passer sur les petites difficultés inévitables mais sans conséquences, et, pour tout dire, sur les corvées des préliminaires. Cependant, lorsqu'il fut rentré à Bembridge-house environ à l'heure du dîner, et installé selon son amoureuse coutume dans le boudoir où lady Bembridge, parée pour lui seul, l'avait

fidèlement attendu, il apprécia les avantages d'une idylle conjugale moins proche de ses débuts, dont les corvées et les préliminaires ne sont plus que des souvenirs très anciens. Il les appréciait sans avoir aucunement conscience de ce qui l'invitait à y songer, car il n'avait eu, comme d'ordinaire, qu'à franchir le seuil de Bembridge-house pour dépouiller la sensibilité de Smith.

Il n'oublia pas, toutefois, de se rendre, le lendemain, à *Auld Ierne*, à l'heure dite. Il fut heureux, non point surpris, de s'y voir accueilli par miss Davis comme si elle n'eût pas ignoré plus que lui-même la fatalité qui les vouait l'un à l'autre. Ils s'y soumettaient de la meilleure grâce et de bonne humeur tous les deux. Cette bonne humeur devint même une gaieté presque gamine quand miss Bessie observa que son client n'avait aucune notion de l'économie domestique la plus élémentaire. Il dit, à propos de draps, de serviettes et de taies d'oreiller, de telles sottises que Bessie éclata de rire.

— Je n'entends rien à rien, dit lord Bembridge, riant lui-même comme un fou, et j'aurai aussi grand besoin de vos leçons lorsque je me mêlerai d'acheter des meubles et des bibelots. Mais oserai-je vous demander, miss Bessie, de venir un de ces jours visiter ma résidence de Richmond, avec M. Davis, bien entendu ?

## VIII

Miss Elisabeth Davis et son respectable père acceptèrent avec la plus naïve cordialité l'invitation de ce M. Richard Smith, qu'ils ne connaissaient pas. Ils furent à Richmond le samedi suivant et partirent même avant 11 heures, afin d'y luncher à l'auberge : ils laissèrent aux commis le soin de mettre les volets à *Auld Ierne*, que, depuis un temps immémorial on n'avait pas coutume de fermer définitivement le samedi avant le douzième coup de la douzième heure.

Il ne pouvait être question de passer le week-end dans une maison démeublée, et l'on devait rentrer à Londres le soir même. D'abord, cela était plus correct : ni M. Davis n'eût accepté pour sa fille et pour lui-même, ni Richard Smith ne se fût permis de leur offrir une hospitalité plus écossaise dès la première semaine de leurs relations. Cela était, en outre, plus commode : car lord Bembridge, en tant que lord Bembridge, se voyait obligé de partir le même soir, avec la comtesse, pour le château d'un de ses nobles amis, proche de Windsor : dont il se faisait d'ailleurs une fête.

Il n'avait point ourdi de savantes combinaisons pour rendre possibles les deux voyages ; on ne saurait combiner deux choses que si on les pense toutes deux à la fois, et une loi privée de son esprit lui interdisait de penser jamais simultanément à sa personne de Bembridge et à sa personne de Smith. Toutes les difficultés s'arrangeaient sans qu'il intervînt ou à son insu. Peut-être y a-t-il une providence pour ceux qui vivent double, comme on dit qu'il y en a une pour ceux qui voient double.

Quand lord Bembridge se rendit à Richmond avec miss Bessie et le vieux Davis, le samedi, c'est-à-dire juste trois jours après les avoir vus pour la première fois, leur intimité avait déjà fait un progrès sensible. C'est que pas un de ces trois jours ne s'était passé sans qu'il les visitât, et chacun de leurs entretiens avait duré plus de deux heures. Aidé des conseils d'Elisabeth, il avait dès lors achevé de se constituer un trousseau de maison plus beau que tout ce que l'on pouvait voir de plus beau à Bembridge-house. « Mais, disait-il, les prix me sont réellement indifférents. » Les Davis, s'ils n'étaient pas snobs, étaient commerçants : cette indifférence leur fit impression. Miss Elisabeth approuva hautement M. Smith et lui assura que l'on n'en a jamais que pour son argent. À *Auld Ierne*, comme dans toutes les maisons de confiance, on n'avait rien que pour beaucoup d'argent.

Bessie demanda, sans y entendre malice, à M. Smith s'il voulait faire broder son linge à son chiffre seul ou, selon la mode française, aux chiffres entrelacés des deux époux, et quelles étaient, en ce cas, les initiales de sa fiancée. Elle s'étonna de se sentir vivement émue au moment d'apprendre un détail qui la touchait si peu ; mais elle ne l'apprit point. M. Smith lui repartit en riant qu'il savait bien le nom et par conséquent les initiales de sa fiancée, *of course*, mais qu'elle n'était pas encore sa fiancée, ni informée du bonheur qui l'attendait, et qu'il redouterait de tenter le mauvais sort s'il faisait broder son linge d'avance.

— Oh ! Êtes-vous donc superstitieux ? fit miss Davis.

— Réellement, dit-il, je ne suis pas.

Pour le lui bien prouver, il ne voulut pas tarder davantage à faire l'emplette de dentelles et autres frivolités horriblement coûteuses destinées à la fiancée anonyme. Il s'en remit à son



bon goût et la pria de former la corbeille après le trousseau, exactement comme si tout cela eût été pour elle-même. Il avait cependant avec le vieux Davis de sérieuses conversations et lui communiquait ses vues personnelles sur le commerce du blanc. Lord Bembridge était devenu subitement, à cet égard, d'une compétence dont lui-même il ne revenait pas. La hardiesse de ses conceptions l'effrayait, mais n'effrayait point le marchand, qui avait, en dépit de son âge, l'esprit d'entreprise. Flatté de voir qu'un jeune homme si bien doué s'intéressait à son commerce. Davis l'honora de ses confidences dès le surlendemain. Il avait en train justement une opération qui devait tripler ses capitaux, pourvu que Dieu lui prêtât vie.

— Sinon, dit-il, je laisserai ma fille dans un assez grand embarras ; mais elle a de la capacité, et peut-être prendra-t-elle un mari.

— Cela est tout à fait sûr, répondit catégoriquement lord Bembridge.

Miss Elisabeth Davis, en sa qualité de femme de tête, prenait part naturellement aux conversations d'affaires ; lorsqu'elle se trouvait, en semaine, dans le cabinet de son père, entre Bembridge et Davis ; mais, par exception, dans le train du samedi qui les conduisait tous trois à Richmond, elle eut plus spécialement l'attitude d'une jeune fille et, tandis qu'ils causaient blanc, feuilleta un magazine. Ils ne s'occupèrent d'elle pas un instant durant tout le trajet, mais, selon les bienséances, ne s'occupèrent plus que d'elle dès l'arrivée. Elle prit le bras de lord Bembridge. William Davis les regardait en souriant, sans aucune arrière-pensée, et simplement parce qu'il est naturel que l'on sourie quand on voit une belle jeune fille donner le bras à un splendide garçon.

— Quel est le nom de votre cottage ? demanda miss Davis à l'improviste. Car, je suppose, il a un nom ?

— Il en a un réellement, mais peut-être n'en a-t-il pas, répondit lord Bembridge. Je veux dire, balbutia-t-il en rougissant un peu plus à chaque mot, je veux dire que ce nom pourrait être changé si, comme il est possible, il ne plaisait pas à la personne à laquelle il doit plaire.

— Pourquoi ne lui plairait-il pas ? dit Elisabeth.

— Parce qu'il est un peu...

Lord Bembridge n'osa point dire « ridicule », crainte qu'elle ne fût pas du même avis. Il dit : « Un peu comique. »

— Quel est ce nom ? dit Elisabeth Davis, impitoyable.

Les Anglais ni les Anglaises n'insistent quand on ne répond pas d'abord à une question qui les soucie ; mais, si elle ne les soucie en aucune manière, ils s'obstinent, ils iraient jusqu'à l'indiscrétion.

Lord Bembridge se résigna :

— *My Wife's Idea*, soupira-t-il.

— Charmant, dit Bessie.

Davis fut plus prolix.

— Cela sent, dit-il, les bons vieux temps. Cela ne les sent-il pas ?

— Cela les sent, en vérité, dit lord Bembridge avec attendrissement.

Il éprouva tout d'un coup un soulagement inexplicable et déclara solennellement :

— Le nom ne sera donc pas changé.

Mais déjà ils arrivaient devant la grille. Ils étaient tous les trois, même le vieux Davis, extraordinairement émus. On peut affirmer que jamais aucune personne ne fut émue à ce point-là, dans le moment de faire une chose aussi simple que de visiter une maison de campagne. Lord Bembridge sentait à la fois que son honneur était engagé et que sa destinée se jouait. Miss Davis était toute pénétrée de reconnaissance et, avant d'avoir rien vu, résolue de tout aimer. Davis avait la physionomie, d'un bon père de famille de Greuze. Il l'avait prise d'instinct, car il n'était point connaisseur en art et ignorait l'école française du dix-huitième siècle.

En dépit de cette exaltation, ils ne témoignèrent aucun des sentiments qui les agitaient, pendant tout le long temps qu'ils parcoururent l'aimable maison mélancolique et le beau jardin abandonné. C'est à peine si, de loin en loin, l'un ou l'autre murmurait une épithète banale, presque abstraite, et généralement monosyllabique.

Mais, lorsque le tour du propriétaire fut achevé, Elisabeth dit d'une, voix grave :

— Cette résidence est désirable, en vérité.

— N'est-elle pas ? dit lord Bembridge.

— Elle est, dit Davis.

Et comme ils prenaient tous les trois au sens le plus propre et le plus franc tous les mots qu'ils employaient, ces trois répliques signifiaient à la lettre :

— Je veux cette maison.

— Je vous la donne.

— Et moi, mes enfants, je vous donne mon consentement.

## IX

L'amour n'a peur que des mots. Cette timidité est un supplice, en France, où les amants éprouvent l'impérieux, le continuel besoin d'expliquer leur caractère et de traduire par le verbe la passion qui les agite. Ils sont tous comme cet orateur du Midi, qui ne pensait point quand il ne parlait pas : s'ils ne parlent pas, ils ne sentent point, et comme tous les autres amants de tous les pays du monde, ils n'osent rien dire ; c'est un cercle vicieux. En Angleterre, les émotions semblent d'autant, plus vives qu'elles ne s'expriment pas ; le silence et la réserve y ajoutent on ne sait quel surcroît d'intensité ; et ce n'est point pour les amants une gêne ; mais peut-être un plaisir plus délicat, de ne point trouver les mots qu'ils devraient dire, ou de les retenir sur leurs lèvres quand par hasard ils les ont trouvés.

Cependant, comme ils ont jusque dans l'extrême tendresse une malice puérile et un humour ingénu, ils s'amusent beaucoup si la Providence ou les circonstances leur suggèrent des expressions détournées, une sorte de chiffre. Richard Smith et miss Bessie Davis eurent cette heureuse fortune. Il leur suffit de visiter ensemble la désirable résidence de Richmond pour s'engager positivement l'un à l'autre sans prononcer les formules banales de l'engagement ; et ils purent aller jusqu'aux dernières précisions du mariage en n'usant que d'un langage aussi convenu que celui des fleurs, seulement un peu plus compliqué.

Richard Smith avait fait, de son vivant, à Oxford, d'assez brillantes études, et, bien qu'il eût plus spécialement le génie du commerce, était un helléniste fervent. Lord Bembridge avait fait des études médiocres, mais l'amitié accomplit des

miracles, et tout ce que lisait ou apprenait Richard Smith ne laissait pas de lui profiter. À plus forte raison, maintenant qu'il était ensemble Bembridge et Smith, retrouvait-il dans sa mémoire maintes choses qu'il n'y avait point mises lui-même. C'est ainsi qu'il ne pouvait s'entretenir avec miss Bessie de l'armoire à linge, de la décoration des appartements et de son futur train de maison, sans se ressouvenir de ce personnage de Xénophon qui enseigne à sa jeune épouse les rudiments de l'économie domestique. Ce sont des sujets qu'on ne traite qu'avec une épouse ou une fiancée, et ils n'avaient pour se bien comprendre nul besoin de marquer davantage le lien qui les unissait déjà.

Ils ignoraient cette fausse pudeur qui empêche trop souvent les fiancés et détourne leur attention de tout ce que leur vie, demain commune, aura d'humble et de quotidien. Ils savaient d'instinct que la poésie du ménage n'est pas fière et n'habite pas toujours les sommets : elle est partout, invisible et présente. Ils la cherchaient de préférence où elle se cache. Ils aimaient bien aussi de rêver. Alors, ils interrompaient leur besogne utile ; et après avoir longtemps délibéré où ils placeraient le lit, la commode à tiroirs et, dans la salle à manger, le miroir convexe, ils allaient s'asseoir dans le jardin. Ils regardaient la vallée profonde, les riches herbages, le ciel serein ou tourmenté, le large dessin de la Tamise voilée de brumes et qui jamais ne se montre nue. Ils se taisaient, ils ne se touchaient pas la main et leurs lèvres ne se connaissaient pas encore. Naturellement, ils venaient seuls à Richmond ; le vieux Davis ne les accompagnait plus. Sa fille lui inspirait une entière confiance. Qu'aurait-elle pu faire de mal ?

Bessie et Richard étaient sur presque toutes choses du même avis ; mais ils feignaient d'être d'un avis différent pour animer la conversation ; ensuite, ils se mettaient d'accord. Le

seul point sur lequel ils n'arrivèrent jamais à se disputer est justement le plus essentiel : ils pensaient tous deux qu'un honnête homme et une honnête femme se marient pour fonder une famille et pour avoir beaucoup d'enfants. C'était encore un de ces sujets qu'ils n'abordaient que par les voies détournées ; non qu'il ne leur parût tout simple, – si simple qu'il ne vaut pas la peine d'en parler ; mais ils ne pouvaient se défendre de trahir, leur amour des enfants en donnant des soins tout particuliers à la *nursery*. Ils avaient choisi pour cet usage – ceux qui ne caressent point le désir d'une postérité nombreuse diraient qu'ils avaient « sacrifié » – la plus belle et la plus vaste pièce de la maison, au second étage. Ils en bannirent les tentures et tous les meubles qui ne sont pas indispensables. Les trois fenêtres, diversement orientées, accueillaien la lumière du soleil, de l'aube au crépuscule, et permettaient de ménager ces terribles courants d'air faute desquels un bon Anglais est persuadé qu'il suffoque. La vue de la rivière et des collines était encadrée si joliment par chacune de ces trois fenêtres que Bessie ne pouvait regarder de là-haut le paysage sans rire et sans battre des mains comme une enfant, Richard fermait un instant les yeux et imaginait les quatre, cinq, six berceaux ou petits lits qui certainement un jour seraient rangés là ; puis il rouvrait les paupières et riait comme Bessie et battait des mains comme elle, mais avec un peu d'impatience nerveuse et un soupçon de mélancolie.

C'est qu'il ne pressentait pas seulement les joies de la paternité ; à titre de lord Bembridge, il les connaissait depuis peu. Lady Victoria venait de mettre au monde son premier-né. Albert-Edouard, et il n'était pas encore blasé de ce bonheur étourdissant. Comme les deux existences, ne se confondaient point et qu'il n'était pas à la fois Bembridge et Smith, mais tantôt l'un et tantôt l'autre, il avait pu demeurer l'ami attentif de Smith aux heures où il était Bembridge ; et l'ami

passionné de Bembridge aux heures où il était Smith. L'amitié n'est évidemment possible qu'entre deux personnes, et qui ne se ressemblent pas, au moral, de trop près. Lord Bembridge était deux, plutôt que double ; et ainsi sa grande amitié d'Oxford, intacte malgré la mort et l'héritage, avait tous les mêmes scrupules et les mêmes raffinements qu'autrefois. Devant le berceau d'Albert-Edouard, il pensait à Richard Smith, moins favorisé, et à la nursery de Richmond, où il n'y avait encore que la place des berceaux.

Miss Elisabeth Davis ne s'était pas un moment avisée des étranges rapports de son histoire avec la légende du chevalier Lohengrin et d'Elsa de Brabant. Mais Lohengrin fait jurer à Elsa qu'elle ne lui posera jamais aucune question, et Elsa manque à son serment : telle est la curiosité allemande. Richard n'avait rien fait jurer à Bessie et elle ne lui demandait aucune référence : telle est l'admirable discrétion anglaise. Elle ne savait pourtant de lui, à la lettre, rien, sauf son nom. Il semblait disposer de capitaux considérables, mais avait-il un métier ? Il n'habitait pas sa maison de Richmond : où demeurerait-il à Londres ? Elle ne s'en inquiétait pas. Ce fut lui qui prit garde un jour que Richard Smith ne pouvait donner son adresse à Bembridge-house. Il venait de s'associer un peu précipitamment avec Davis, dont les affaires tournaient mal, et il devait faire élection de domicile n'importe où, sur l'heure. Il eut la chance de trouver, derrière Pall Mall, dans Saint-James's square, un petit hôtel, le seul petit hôtel de cette place, qui était libre et tout meublé. Il en prit aussitôt possession, et revint dire à miss Davis le plus naturellement du monde, comme s'il eût logé là de toute éternité :

— Vous savez où me prendre, ne savez-vous pas ? si vous aviez quelque chose de très urgent à me faire connaître ? Quoi ? Réellement, je ne vous ai jamais laissé mon adresse ?



C'est comique ! Je demeure Saint-James's square, Pall Mall, S.W.

Puis il entra dans le cabinet de William Davis, avec lequel il échangea les signatures, et dont il remarqua la belle humeur et l'air en bonne santé. Il retourna ensuite à Bembridge-house, mais eut fantaisie de passer d'abord à son nouveau domicile. À peine y venait-il d'arriver qu'il vit accourir le premier commis de *Auld Ierne*, nu-tête et tout essoufflé. Ce brave homme, qui semblait bouleversé, incapable d'articuler un mot, lui tendit un billet de miss Davis, écrit au crayon :

« Cher M. Smith,

« Mon cher père, que vous venez de voir si gai il y a cinq minutes, juste comme vous partiez, il est mort à son bureau subitement. – B. »

## X

On ne saurait imaginer un accident funeste, ou même tragique, dont certaines conséquences ne soient heureuses. Les habiles en profitent, au point d'oublier la catastrophe dont ils ont su tirer parti ; les délicats ne laissent pas d'en profiter aussi, mais ont des scrupules et des remords ; les stoïques, obligés par leur doctrine à tout accepter de la nature, prennent le bien qu'elle leur offre en même temps que le mal avec une grande égalité d'humeur. La plupart des Anglais sont ensemble habiles, délicats et stoïques. La mort subite de William Davis porta un coup terrible à miss Bessie et à Richard Smith. Ils pleurèrent dans les bras l'un de l'autre ; puis, après s'être excusés de songer en d'aussi tristes conjonctures à leurs intérêts et à leurs sentiments, ils demeurèrent d'accord que Richard devait prendre la direction des affaires le soir même et hâter la célébration de son mariage avec Elisabeth. Ils ne remarquèrent point qu'ils parlaient explicitement pour la première fois de cet événement jusqu'alors sous-entendu ; mais cette suppression des préliminaires fut bien agréable à leur timidité.

Comme la désirable résidence de Richmond n'était point prête, il fut convenu que le jeune ménage habiterait le petit hôtel de Saint-James's Square. La bénédiction, nuptiale leur fut donnée dans l'église de Saint-Martin, qui est sur Trafalgar Square, à l'entrée du Strand. La cérémonie fut d'une simplicité extrême, et les employés de *Auld Ierne* composèrent toute l'assistance. Elisabeth Davis, comme Richard Smith, était seule au monde : ils se suffisaient l'un à l'autre, et cette solitude, qui leur faisait mieux sentir le sérieux, la majesté de leur engagement, ne leur causait aucune mélancolie, mais une grande et grave fierté. Ils rentrèrent chez eux à pied, sans

escorte, et Richard se trouva dispensé d'aller faire acte de présence à Bembridge-house, lady Victoria étant partie la veille pour la campagne où elle devait passer une huitaine de jours chez la duchesse de Hove, sa marraine.

Lord Bembridge, qui n'avait pas encore été séparé d'elle si longtemps, se réjouit comme un enfant de son retour et ne pensa pas une minute qu'il en put être embarrassé. Sa double existence avait été, dès le premier jour, ordonnée de la façon la plus commode, par la force des choses et, pour ainsi dire, sans qu'il y fût pour rien. Aucune épouse anglaise, surtout une fille de commerçant, n'est assez frivole pour refuser de comprendre que le soin des affaires prime tout, et Bessie ne trouva point sa lune de miel moins douce parce qu'elle voyait à peine son mari, qui devait sauver *Auld Ierne* en péril et sa fortune. Elle était déjà, au bout d'une semaine, accoutumée à ce régime. Cependant, lord Bembridge n'avait point perdu son temps, et il avait d'abord profité de l'absence de Vicky pour faire dès à présent ouvrir la porte de communication qui devait, de Bembridge-house, lui donner accès dans les souterrains du futur *Ladies' Realm*, bien qu'il ne comptât guère de créer le *Ladies' Realm* avant une dizaine d'années.

Ce travail avait été exécuté sous ses yeux, rapidement, sans ombre de mystère, de la façon la plus franche et la moins suspecte. Lord Bembridge (qui était presque *tea-totaller*) avait simplement adopté, du jour au lendemain, les habitudes de son aïeul, le grand buveur, et passait chaque soir une heure ou deux dans sa cave, où il faisait sentir qu'il préférait rester seul. Il marquait une prédilection pour le quatrième cellier, celui des clarets de France, au fond duquel se trouvait la fameuse porte, pour voir ce qu'il y avait derrière, et vit, comme il s'y attendait, un couloir à perte de vue qui, à cet endroit, était fort large.

Il le fit couper, en deux heures, par une maçonnerie légère où l'on ménagea une autre porte, à un seul battant, dont il garda la clef unique. L'ébéniste et le tapissier achevèrent la décoration de ce réduit, qui ressemblait assez à une cabine de yacht. Il y fit transporter une table, un petit canapé, deux chaises, mit dans une armoire à secret tous les papiers *de* Richard Smith, tous les dossiers du *Ladies' Realm*, et dans une armoire vitrée, pour la montre, une collection admirable de vins de Porto et de Madère retour des Indes, dont il ne buvait jamais une goutte. Mais il demeurait là enfermé deux heures au moins chaque jour, après avoir rôdé, au vu et au su de tous ses gens, dans ses cuisines monumentales, qui lui rappelaient celles de Christ-Church, à Oxford.

Ainsi, durant une vingtaine d'années, à partir exactement du jour où lady Victoria revint de Hove-Manor, il jouit d'une félicité si proche de la perfection qu'il semblerait que la matière dût manquer bientôt à ce récit qui commence à peine : ne dit-on pas que le bonheur consiste, pour les personnes privées comme pour les peuples, à n'avoir pas d'histoire ?

Le bonheur est bien cela, mais il est aussi autre chose : il est un état d'équilibre, qui donne la sécurité. Les gens (c'est le plus grand nombre) qui n'ont qu'une seule âme et un seul destin obtiennent déjà bien rarement le privilège d'assurer cet équilibre dans leur existence unique. Le problème était trois fois plus compliqué pour lord Bembridge, qui devait l'assurer dans chacune de ses deux existences, et de surcroît entre les deux. Ce miracle quotidien s'accomplissait, d'ailleurs, sans aucune intervention de sa volonté particulière.

Le premier élément de l'harmonie était une discordance. Lord Bembridge menait une vie entièrement oisive et mondaine, Richard Smith était probablement l'homme le plus

occupé du Royaume-Uni. Grâce aux énormes capitaux dont il disposait, il put précipiter l'exécution de son programme, tout en le suivant à la lettre. C'est ainsi qu'il acheta un à un, et dans l'ordre prescrit, tous les fonds de commerce du quartier ; mais, au lieu d'en acheter un ou deux tous les six mois, il en achetait deux ou trois par semaine. Les locataires des divers immeubles, séduits par des offres d'indemnité qui passaient toute mesure, se laissèrent expulser sans protestation aucune : la place était libre, et les travaux, du *Ladies' Realm* auraient pu être mis en train dès le quatrième printemps, conformément aux plans, élévations et coupes de Richard Smith, sans l'opposition irréductible d'un vieux marchand de parapluies, qui se vantait d'avoir la boutique la plus petite du monde et ne voulait à aucun prix la lâcher.

Cet entêté, qui ne connaissait que son droit et n'acceptait point de transaction, fit terriblement enrager le créateur du *Ladies' Realm* ; mais on ne pouvait se défendre de le respecter, et Bessie n'oubliait point qu'il avait été cinquante ans le voisin, le camarade du vieux Davis. Elle sut le prendre par la douceur. Elle venait d'avoir son troisième enfant, son troisième fils, elle pria le vieux marchand de parapluies d'être le parrain de William-George. Il se laissa toucher, d'autant plus volontiers qu'il avait l'âge de la retraite. Toutes les maisons purent enfin être jetées bas et le *Ladies' Realm* sortit de terre si vite que lord Bembridge lui-même (il avait par procuration des souvenirs d'Extrême-Orient) comparait ce miracle à celui des Hindous qui font, à vue, jaillir une plante d'une graine en lui imposant les mains.

Le succès de son entreprise n'était pas toutefois, la cause principale du bonheur, dont il était gratifié aussi bien à titre de Bembridge qu'à titre de Smith. Dans l'une et l'autre de ses deux existences, il était d'abord un homme de cœur, et la plus

effective harmonie de cette destinée, ensemble double et confondue, était de l'ordre du sentiment. Il n'y avait eu, dans les commencements, un peu de tiraillement et de malaise que par suite des retards de Smith. Lord Bembridge n'avait jamais éprouvé aucune gêne à être Bembridge et Smith ; il en avait éprouvé une très grande à goûter les joies conjugales dont Smith était encore sevré, une plus grande encore à se réjouir, comme Bembridge, d'être père, tout en souffrant, comme Smith, de ne l'être pas encore. Ce sont là des bizarreries que l'on peut à peine concevoir, qui n'en sont pas moins douloureuses. À présent, grâce à Dieu, la concordance était absolue, et non seulement la concordance, mais, si l'on peut dire, l'identité. Rien ne ressemblait davantage au foyer de lord Bembridge, que le foyer de Richard Smith, en dépit de la différence des rangs ; et tous les dix-huit mois environ, Vicky donnait à Bembridge, Bessie donnait à Smith, un garçon ou une fille d'une magnifique santé.

## XI

La puissance inconnaissable qui gouverne nos destinées souffre beaucoup plus fréquemment qu'on ne pourrait croire les situations absurdes. Il semblerait qu'elle se divertît à combiner des imbroglios où aucune règle n'est respectée. C'est cependant selon la règle qu'à la longue elle les dénoue, mais non par les moyens les plus simples, et que la raison lui indiquerait. Il était fatal qu'un jour ou l'autre quelque banal accident mît fin à l'existence double de lord Bembridge. Elle n'aurait point dû, pratiquement, durer six mois : elle durait depuis vingt ans. Lord Bembridge ne possédait pas le don d'ubiquité ; ses disparitions et ses absences pouvaient éveiller ici ou là des inquiétudes, des soupçons ; il était à la merci d'une rencontre, d'une surprise : il échappa, vingt années, à ces mille dangers quotidiens, dont, par bonheur, il n'avait aucune conscience ; et après avoir triomphé, pour ainsi dire à son insu, de toutes les difficultés vraisemblables, il succomba en quelques heures à celle que le plus avisé eût le moins prévue.

Le fils aîné de lady Bembridge, Albert-Edouard, qui portait le titre et le nom d'une autre comté, pareillement située dans l'île de Wight, et que l'on appelait depuis sa naissance lord Brixton, avait dix-huit mois de plus que le fils aîné de M<sup>rs</sup> Richard Smith, Henry ; mais, tout en ne manquant point d'esprit, il n'avait aucune précocité d'esprit, tandis que Harry Smith effrayait presque son père et sa mère par ses aptitudes très supérieures à son âge ; enfin, l'un était un véritable Bembridge ; et l'autre un véritable Smith. Lord Brixton avait fait ses premières études assez nonchalamment, Harry Smith (qui ne se doutait pas qu'il y eût au monde un lord Brixton) l'avait rattrapé sans peine, et ils devinrent tous les deux *oxonians* la même année. Ils étaient inscrits à deux collèges différents,

Harry à Divinity School et lord Brixton à Magdalen, – non point par un calcul de Smith-Bembridge, qui n'avait pas un instant songé que les jeunes gens pussent un jour se trouver face à face, ou que cela dût avoir la moindre conséquence.

Or, Henry Smith et lord Brixton se rencontrèrent en effet dès le premier jour, et cette rencontre fut, comme nous dirions, mise en scène de telle sorte que l'imagination la plus lente en aurait été saisie. Bien que l'on fût aux premiers jours d'octobre, l'été ne voulait pas céder à l'automne, et la température demeurait singulièrement élevée, même à Oxford, dont le climat est souvent si aigre. Albert-Edouard avait passé une partie de l'après-midi à ranger ses affaires dans les armoires et les tiroirs, en dépit du bon sens, mais avec tant de bonne volonté qu'il était tout ruisselant de sueur, comme après une course à pied ou un match de foot-ball. Deux excellents camarades, dont il venait de faire la connaissance, qui logeaient comme lui chez la respectable miss Smollett, Logic lane, qui ne s'y entendaient pas plus que lui mais l'avaient aidé de leur mieux, n'avaient pas attrapé moins chaud. Ils déclarèrent que, *By Jove !* puisqu'il faisait au mois d'octobre le même temps qu'au mois d'août, de raisonnables fellows devaient se comporter comme au mois d'août au mois d'octobre et s'en aller subitement prendre un bain froid dans le Cherwell. Le soleil était encore si ardent qu'au lieu de se rendre au Parsons' Pleasure par le Long Wall, qui est à deux pas de Logic lane, ils rebroussèrent jusqu'à Park's road, mieux ombragé. Il paraît que la noble université d'Oxford comptait cette année-là un très grand nombre d'étudiants aussi « raisonnables » que les deux camarades de lord Brixton ; car il y avait foule au Parsons' Pleasure comme en plein été, et le vieux Charlie Cox était réduit à faire hâtivement sécher, à mesure qu'on les lui rendait, ces douteuses serviettes, grandes comme des mouchoirs de poche, qu'il distribue aux abonnés moyennant six



pence. Lord Brixton était fort sensible à la beauté des paysages, mais ne les sentait pas comme fait un peintre ; à proprement parler, il ne les voyait pas, et n'aurait pu ensuite les dessiner ou les décrire ; mais il en recevait une impression instantanée et profonde, qui modifiait son état d'âme ; cela ne revient-il pas au même ? Les étrangers qui pénètrent pour la première fois au Parsons' Pleasure observent presque tous combien ce paysage choisi ressemble à ce qu'on imagine du Paradis terrestre. C'est trop de littérature pour lord Brixton ; mais il éprouva soudain un sentiment de joie, de force jeune et d'innocence, et une impatience extraordinaire d'envoyer au diable tous ses vêtements.

Quand il les eut jetés à droite et à gauche, dans une cabine dépourvue du moindre luxe, où les patères sont remplacées par des clous, son impatience s'apaisa, et il ne courut point d'abord se précipiter dans l'eau. C'est d'un pas lent, majestueux, qu'il traversa la pelouse et se dirigea vers la berge, où il voyait disposés des trempins fort primitifs, de ruineuses échelles, une glissoire... À vrai dire, il était délicat et n'aimait guère marcher pieds nus dans l'herbe. Il regardait le terrain avec méfiance. Quand il leva les yeux par hasard, environ à mi-chemin ; il pensa être le jouet d'un prodigieux mirage. Vis-à-vis de lui, marchant du même pas, baissant, puis levant la vue, un jeune homme s'était, en même temps que lui, arrêté net, stupéfait : si miraculeusement pareil à lui-même qu'ils ne pouvaient l'un et l'autre s'expliquer le phénomène de cette double apparence que par une illusion d'optique. Contrairement à tous les usages, mais pour s'assurer qu'ils ne rêvaient point et pour rompre l'enchantement, ils s'adressèrent la parole. Ils se demandèrent, ensemble :

— Quel est votre nom ?

— Lord Brixton.

— Harry Smith.

Ces deux noms, outre que celui de lord Brixton, était inconnu à Henry Smith et celui de Smith à lord Brixton, accusaient une telle différence de rangs que l'hypothèse n'était plus permise d'une parenté ignorée. Mais quel cousinage eût expliqué une ressemblance si parfaite, et de la figure et du corps, dont, à ce moment, ils ne se dissimulaient rien ? Ils avaient pensé tous les deux, tout bas : « Serions-nous frères ? » Ils ne pouvaient l'être naturellement ; mais, leurs camarades les avaient déjà baptisés Castor et Pollux, ou les Gémeaux, et ils ne doutaient plus eux-mêmes que cette ressemblance fraternelle ne fût le signe de leur prédestination à une fraternelle amitié.

Deux jours plus tard, M<sup>rs</sup> Smith vint passer un après-midi à Londres, pour voir un peu son mari, qui, retenu par le soin des affaires, n'avait point paru à Richmond depuis le dernier week-end. Elle lui donna rendez-vous dans leur petite maison de Saint-James's square.

— Oh ! Dickie cher, fit-elle, j'avais si grand'hâte de vous voir, surtout pour vous donner des nouvelles de Harry ; car, je pense, vous n'en avez pas depuis son départ. Il m'a écrit une si charmante lettre, réellement comique.

La lettre de Henry Smith n'était pas précisément comique ; mais elle était bien charmante. Il s'appliquait à conter, en bon élève, tout ce qui lui était arrivé, à décrire Oxford, à faire, avec humour, le portrait de la respectable vieille miss Dickson, sa logeuse, et comme la plupart des jeunes Anglais, même intelligents et cultivés, il ne savait pas exprimer ce qu'il sentait le plus vivement ; il savait encore moins développer.

Les efforts qu'il faisait pour vaincre cette impuissance étaient visibles et avaient quelque chose de touchant. En revanche, le « miracle » du Parsons' Pleasure avait si fortement frappé son imagination qu'il en parlait avec un timide lyrisme. Le père lisait cette charmante lettre et avait le sentiment, mais très vague encore, d'un irréparable désastre. Quand il lut cette phrase : « On nous appelle les Gémeaux »... il murmura : « On nous appelait les Ménéchmes... » Alors, il comprit. La catastrophe, c'est que, pour la première fois depuis vingt ans, il était obligé de penser en même temps au fils de Victoria et au fils de Bessie, d'être simultanément Bembridge et Smith. La cloison qui avait toujours séparé sa conscience, non point double, mais dédoublée, venait de se rompre, à jamais...

— J'espère, dit M<sup>rs</sup> Smith, que vous pourrez me faire le plaisir de dîner ce soir avec moi ?

Il répondit :

— Mais non, vous savez bien que je dois dîner en petit comité chez le prince de Galles !

Elle fut si troublée de cette réponse qui, naturellement, lui parut insensée, qu'elle n'osa plus ajouter un mot. Il s'empressa de retourner à Bembridge-house et alla droit à l'appartement de Vicky. Il savait qu'elle venait de recevoir une lettre d'Albert-Edouard, et que cette lettre était, presque mot pour mot, pareille à celle d'Henry Smith, sauf que le portrait de miss Smollett y était substitué à celui de miss Dickson.

— Qu'avez-vous donc, mon chéri ? lui demanda lady Victoria, tandis qu'il lisait cette autre lettre. Vous semblez fatigué.

— Oui, dit-il. Un peu. Je vous demande pardon. Je suis en ce moment très préoccupé de mes affaires.

Elle éclata de rire.

— Vos affaires ? Quelles affaires faites-vous donc ? Réellement, vous seriez un drôle de *businessman*, mon chéri.

## XII

Le rire s'arrêta soudain sur les lèvres de lady Victoria : elle trouvait à son cher mari une physionomie si étrange, qu'elle n'avait pas remarquée d'abord !

— N'êtes-vous pas bien ? dit-elle d'une voix changée.

Il repartit machinalement : « J'ai une affreuse migraine », parce que c'est l'usage, mais il n'eut point, en le disant, le sentiment, ni de mentir, ni de dire proprement la vérité. Il éprouvait une sorte d'angoisse, mais qui était bien (si l'on peut emprunter cette expression au langage des savants) *localisée* dans la tête au lieu de l'être dans la gorge ; et comme l'anxiété ordinaire vient de l'impossibilité de respirer des gaz délétères ou raréfiés, cette manière d'anxiété cérébrale de lord Bembridge venait d'une impossibilité de concevoir désormais la vie absurde – qu'il menait d'ailleurs depuis plus de vingt années, sans malaise, ni accident. Dans cette irrespirable atmosphère, sa pensée n'était point seulement affolée : elle suffoquait.

La sensation était pénible, non sans un certain mélange de douceur, comme celle du chloroforme à l'instant précis où le patient croit n'avoir plus de corps et où sa conscience, près de s'éteindre, s'hyperesthésie. Il n'est point d'issue que le néant aux situations contre nature ou contre les lois de la raison ; lord Bembridge avait une hâte et comme un zèle de s'anéantir d'autant plus impatient qu'il était déjà, en effet, presque anéanti par une lassitude prodigieuse : autre nouveauté pour lui, qui ne se souvenait pas d'avoir jamais senti la fatigue, ni morale, ni physique. Il n'observa point

cependant le caractère excessif et singulier des sensations qu'il éprouvait, et crut les traduire à la lettre en disant bonnement :

— Je n'ai besoin que de dormir. Je vais, si vous voulez bien me le permettre, me fourrer tout de suite au lit, sans dîner.

Les mots, bien plus que les pensées, commandent les expressions du visage : en articulant ceux-ci, qui avaient on ne sait quoi de soumis et de puéril, lord Bembridge ne put se défendre de sourire comme un enfant qui a sommeil. Ses yeux, d'ailleurs à demi clos, ne trahirent plus aucune détresse. Lady Victoria fut rassurée et lui dit d'aller se coucher bien vite, comme elle l'eût dit à l'un de ses enfants, non pas même à l'aîné, mais au plus jeune.

Il s'enferma dans sa chambre. Il se flattait qu'une fois seul, il pourrait réfléchir en paix, avec calme, à son extraordinaire aventure et peut-être s'y accoutumer ; mais, dès qu'il eut tiré le verrou, il aperçut la vanité, de cet espoir : il n'était point seul et ne devait plus l'être jamais en ce monde, ni peut-être dans l'autre. Il connut le supplice éternel qui lui était destiné selon la vraie balance des délits et des peines, qui n'était que la récidive à l'infini et la persévérance de son péché.

Mais quel péché ? Il se le demandait innocemment : il n'en avait aucune idée claire et distincte. À vrai dire, il n'avait point d'idées et n'eût pas même soupçonné le bouleversement de son âme si son corps douloureux ne l'en eût sourdement averti. Ni l'un ni l'autre de ses deux *moi* n'avaient l'habitude du recueillement, et ils se gênaient encore l'un l'autre. Ils ne savaient pas faire leur examen ; mais la souffrance était positive. La fatigue surhumaine et un sommeil de brute les

sauvèrent tous deux momentanément de la folie qui les menaçait.

Après avoir dormi dix heures, lord Bembridge, s'éveilla non point dispos, mais résolu, capable d'effort et avec un parti pris de lucidité. D'abord il se dit qu'il voulait en avoir le cœur net, sans spécifier de quelle chose mystérieuse. Le secret travail qui s'opère en nous durant le sommeil l'avait dissuadé de poursuivre des raisonnements où il se perdait et des examens de conscience où il ne voyait goutte. Il était homme à ne se convaincre jamais de son crime – supposé qu'il eût commis un crime – que s'il arrivait à se surprendre soi-même en flagrant délit. Il ne pouvait ménager, ni souhaiter une rencontre de lady Bembridge et de M<sup>rs</sup> Smith ; mais il voulait, pour s'éprouver et pour en finir, voir l'un à côté de l'autre, voir de ses yeux ses deux fils, Henry Smith et Albert-Edouard, lord Brixton.

Pour la première fois depuis vingt ans, il était obligé de faire des combinaisons : celle-ci ne présentait pas ombre de difficulté. Il télégraphia dès le matin à M<sup>rs</sup> Smith, à Richmond, qu'un grand désir lui était subitement venu de voir le très cher Harry, qu'il passerait la journée à Oxford et, probablement, ne rentrerait pas ce soir. Lady Bembridge n'était pas encore visible : il lui fit dire qu'il allait réellement beaucoup mieux, mais que, pour achever de se guérir, il voulait passer la journée au grand air et qu'il partait pour Oxford, sans prévenir Albert-Edouard, bien entendu.

Il sortit à pied, prit un hansom et arriva facilement à la station de Paddington, à temps pour attraper le premier express A.M. S'il n'avait eu dessein que de calmer ses nerfs, il n'aurait pu inventer un meilleur remède. Les rues, la gare, tout lui était familier. Il savait la place du *booking office* et le

numéro du quai de départ. Ses démarches, ses moindres gestes étaient, pour ainsi dire, réflexes ; il ne regardait rien, ne pensait à rien, et moins encore à la terrible épreuve où il avait délibéré de se soumettre. Il demeura dans cette impassibilité durant tout le trajet, lut le *Daily Telegraph*, le *Times* et ne se pencha pas une seule fois à la portière. Il ne ressentit un peu d'émotion qu'à la minute de l'arrivée, lorsque la Ville lui apparut avec ses créneaux, ses tours, ses clochers aigus et ses coupoles ; mais c'étaient ses souvenirs d'adolescence qui le troublaient doucement.

Pour n'en rien perdre, il ne prit point de voiture, quoique la station du Great Western soit assez éloignée de Carfax. Quelle adresse eût-il donnée au cabman ? Savait-il où il allait ? Il suivit cependant le même chemin que les voitures et les omnibus, traversa le canal à Hythe Bridge, et ne s'attarda point dans George street. Ce n'est qu'en arrivant à la croisée de Broad street et de Cornmarket, où se pressait une foule de jeunes fellows, qu'il s'avisa qu'il pouvait être reconnu et ne s'en souciait point.

Il se déroba, gagna High street par des traverses désertes et parvint au lieu où jadis il avait fait son dernier adieu à Richard Smith. C'était à la croisée de Grove et de Merton street, entre Merton College et Corpus Christi.

Là, nulle voiture ne se hasarde jamais et l'herbe pousse entre les pavés. Les piétons sont rares, même pendant les termes. La rue, de part et d'autre, est bordée de murs, qui ne semblent pas moins clore la rue elle-même que les maisons. Deux ou trois arbres se montrent par-dessus les murs et les toits.

Lord Bembridge avait-il pensé qu'il ferait dans ce lieu de sa première douleur la rencontre fatale qu'il cherchait ? Il n'y



rencontra point ses deux fils, naturellement, ni personne, mais seulement deux fantômes qui ne l’effrayèrent pas, qui se ressemblaient aussi comme des frères, et qui étaient lui-même et Richard Smith.

Les fantômes allaient, venaient, en se tenant par l’épaule, ainsi que deux novices dans le cloître d’un couvent. Ils allaient, étroitement enlacés, mais ils n’étaient pas confondus en une seule et même personne, ils étaient bien deux. Ils se parlaient et ils se répondaient, le son de leurs voix était différent. Lord Bembridge croyait les voir et les entendre ; il les reconnaissait, il les distinguait, il avait l’illusion bienfaisante d’avoir rêvé toutes les choses folles et à son insu monstrueuses qui lui étaient arrivées depuis.

Ne s’éveillait-il pas à présent et ne rentrait-il point, après un long cauchemar insensé, dans la bonne réalité terre à terre ? Il en souriait. Il était si réconforté, si rassuré, qu’il ne prenait plus aucune précaution. Il revint au cœur de la ville par les rues les plus animées. Il se réjouit de sentir qu’il avait de l’appétit. Et il avait oublié l’heure du lunch ! Cependant, au lieu d’aller à la Mitre, où il risquait fort de se trouver face à face avec lord Brixton, avec Harry Smith, ou même avec tous les deux, il jugea plus sage d’aller au Randolph que les étudiants ne fréquentent guère.

## XIII

Dès que lord Bembridge arriva au Randolph hôtel, le portier lui demanda s'il eût souhaité une chambre et l'avertit que pas une seule n'était libre. Lord Bembridge n'avait aucune raison pour souhaiter une chambre, puisqu'il comptait rentrer à Londres le soir même ; mais cette question le fit songer que, s'il lui prenait dorénavant fantaisie de passer la nuit dans un hôtel, il devrait inscrire son nom sur le registre des voyageurs, et qu'il ne saurait plus comment signer, Bembridge ou Smith. Lui qui, depuis vingt ans, usait sans y penser, et sans avoir hésité ni s'être trompé une seule fois, tantôt de l'une de ces signatures, tantôt de l'autre ! Dans l'état nerveux où il était, cette difficulté pressentie lui causa une véritable angoisse, et il répondit d'une voix altérée :

— Je viens seulement pour avoir le luncheon.

Il s'avisa au même instant que rien ne lui semblait si parfaitement inutile que de luncher. Non qu'il n'eût pas faim ; il n'aurait su dire s'il avait faim ou non. Mais, quoiqu'il ne fût point hanté d'idées funèbres et que son caractère mesuré ne l'inclinât point à outrer le dramatique des événements, il pensait, comme les condamnés à qui l'on offre quelque friandise dans le moment de leur exécution : « À quoi bon me restaurer, quand je n'y serai plus tout à l'heure ? » Cependant, les condamnés, qui refusent les aliments solides, moins peut-être par défaut d'appétit que par un instinct de logique, acceptent volontiers un petit verre d'alcool. Lord Bembridge se ressouvint à propos que les *cups* d'Oxford sont les plus célèbres de l'Angleterre, et après avoir commandé, par contenance, une tranche de rôti d'agneau froid à laquelle il n'avait pas

l'intention de toucher, il ordonna au sommelier de lui fabriquer un *ryder cup*, selon la meilleure formule locale.

Cette boisson, point méchante, mais très capiteuse, qui, prise à jeun, l'aurait dû assommer, ne lui procura pas la plus légère excitation. Il quitta le Randolph d'un pas ferme, fit halte une minute devant le *Martyr's Memorial*, qu'il considéra machinalement, puis descendit jusqu'à Broad street, où il tourna à gauche, de l'allure d'un homme qui sait où il va. Il le savait, en vérité, mais ne savait point qu'il le savait, et ses actions, mûrement délibérées, ne semblaient pas lui être dictées par sa propre volonté consciente. Il était venu à Oxford tout exprès pour voir de ses yeux, l'un près de l'autre, son fils Henry Smith et son fils lord Brixton. Il y était depuis plus de deux heures, deux heures lui restaient à peine avant le départ du train qu'il était résolu de prendre, et il n'avait rencontré ni Harry ni Albert-Edouard, il ne les avait point cherchés, peut-être les avait-il fuis. Maintenant, il allait tout droit où il était sûr de les voir, et de les voir ensemble. Après avoir suivi Broad street jusqu'au bout, il tourna, encore à gauche, dans Park's Road. Il s'arrêta, un moment, à l'ombre, il s'essuya le front. Le ciel était toujours radieux, la chaleur accablante. Il n'en souffrait pas seulement : il en était effrayé. Cette température, en octobre et dans un pays où l'automne est ordinairement si aigre, ne lui paraissait pas naturelle. C'était comme un mystère de plus, et comme un signe.

Lord Bembridge poursuivit son chemin. Il longeait maintenant le parc de l'Université. À sa droite s'élevaient des maisons charmantes, qu'il avait tant aimées jadis et, dont l'image lui était demeurée familière. Il ne les regardait seulement pas, comme s'il n'eût voulu rien regarder avant d'être arrivé au lieu où il verrait ce qu'il était spécialement venu voir ici pour sa mortification. Après la dernière maison, quand il eut

traversé Saint Cross Road, il détourna les yeux du terrain de jeu de New College, dont il n'était séparé que par une haie basse. Il entendait le bruit sec des balles de cricket, les appels brefs des joueurs. Il savait bien que ni Harry Smith, ni lord Brixton n'étaient là, puisqu'il savait certainement où ils étaient et où son destin devait vouloir qu'il les vît.

Il franchit une porte, qui semble la porte d'un jardin privé, mais qui reste ouverte du point du jour au crépuscule. Il suivit le chemin couvert, ici plus étroit ; puis, avant le sentier qui mène au Parsons' Pleasure, il prit un autre sentier parallèle. Il aboutit à l'embarcadère des bateaux, loua une barque, s'étendit au fond parmi les coussins, de manière à voir par-dessus le bord sans risquer lui-même d'être vu, et il se laissa glisser au fil de l'eau, il passa devant les berges du Parsons' Pleasure, qui était encore désert à cette heure. Quand il atteignit l'extrémité, où la rivière tourne, il fit buter sa barque contre la terre vaseuse de la rive, où elle s'enlisa suffisamment pour ne plus bouger. C'était un excellent poste d'observation. Le tronc rugueux d'un saule le dissimulait à demi, et son regard embrassait toute la pelouse depuis la porte branlante de planches jusqu'à la dernière planche de la palissade qui sépare le Parsons' Pleasure de l'herbage voisin. Lord Bembridge voyait de loin Charlie Cox, alors déjà vieux, aller et venir dans sa cabane, et faire sa cuisine, ou ranger ces affreuses, ces éternelles petites serviettes, qui étaient probablement les mêmes que du temps où il ne s'appelait que lord Bembridge et où il venait ici avec Richard Smith.

Il devait aussi voir distinctement qui entrait et qui sortait. Cependant, lorsque parurent ceux qu'il attendait, qui ne le firent pas attendre plus d'un quart d'heure, il n'éprouva point de forte émotion, il les reconnut à peine, il douta même si c'était bien eux. Il avait eu ce clignement des paupières dont

nous ne pouvons nous défendre quand l'objet que nous sommes avides de voir s'offre brusquement à nos yeux, même prévenus ; et les deux jeunes gens, qui étaient vifs, avaient si promptement couru à leurs cabines, qu'ils étaient déjà disparus quand ses paupières se rouvrirent.

L'effet n'en fut que plus saisissant lorsqu'ils reparurent et que lord Bembridge les vit comme ils s'étaient vus eux-mêmes quelques jours auparavant. Cette ressemblance, qui les avait frappés, étonnés ainsi qu'un miracle, faillit arracher à lord Bembridge un cri, ensemble d'admiration et de terreur religieuse. Dans ce décor, où s'évoquent si naturellement les souvenirs de la Grèce antique, les deux splendides garçons étaient bien deux figures de la mythologie, les Gémeaux, comme leurs camarades les avaient appelés. Gémeaux ! et ils ne savaient pas qu'ils étaient frères ! Ce Castor et ce Pollux, qui avaient souri de surprise et de plaisir en s'apercevant pour la première fois, et qui s'étaient aussitôt reconnus, qui s'étaient mis à marcher côte à côte sur le chemin de la vie en se tenant par l'épaule, ne soupçonnaient pas le mystère de leur naissance. S'ils l'avaient su, auraient-ils pu le comprendre ? Qui pouvait le comprendre, sauf lord Bembridge ? Et c'est aujourd'hui seulement qu'il en avait l'intelligence, parce qu'il en avait l'intuition ! Cet homme simple, jeté par le caprice d'un mort dans une aventure extraordinaire, n'en avait pu supporter si longtemps et avec une si incroyable indifférence les péripéties les plus révoltantes pour la raison que grâce à son heureuse incapacité de jamais raisonner dans l'abstrait. Il s'était tiré de pas impraticables, comme les somnambules qui marchent au bord d'un toit et ne voient pas le vide à côté d'eux. Il n'avait pas eu le vertige, parce qu'il avait les yeux fermés. Il n'était pas non plus capable de se torturer soi-même, il n'était pas le personnage d'*Une tempête sous un crâne*. Mais l'aspect de ces deux jeunes athlètes lui rendait

soudainement sensible la monstruosité de la vie que depuis plus de vingt années il avait vécue innocemment. Tous ses crimes, que sa conscience ne lui avait jamais représentés, lui étaient révélés par la belle et la pure image de ces deux enfants, qui étaient les siens et qui ne portaient pas le même nom. Il s'étonnait obscurément que tant de beauté pût signifier tant de laideur, et il souffrait de ce contraste ainsi que d'un premier châtiment. Son cœur, malgré tout paternel, était cruellement partagé entre l'horreur et l'orgueil d'avoir engendré ces deux fils qu'il ne pouvait pas avouer, et que l'on avait pu, fût-ce par plaisanterie, comparer à deux héros immortels.

Il ne se sentit point assez fort pour endurer davantage un tel supplice. Les deux jeunes gens, qui s'étaient mis à l'eau, venaient de passer tout près, de leur père sans prendre garde à lui et nageaient à quelque distance. D'un coup brusque, il détacha sa barque de la rive, rama vigoureusement et revint au garage. Il refit, en sens inverse, le chemin qu'il avait fait, jusqu'à la ville, jusqu'à la station du Great Western. Il marchait maintenant à pas très lents, et il n'avait plus d'autre sensation que celle d'une immense fatigue, de cette même fatigue surhumaine qui, hier, l'avait terrassé, et fait dormir.

## XIV

Réellement, à peine lord Bembridge pouvait-il se traîner ; et quand il fut arrivé à la gare, il lui fallut encore, par précaution, aller attendre le train de Londres tout au bout du quai. Beaucoup d'autres voyageurs l'attendaient ; il pouvait faire des rencontres, il craignait d'être reconnu. Lorsque le convoi fut signalé, il dut revenir sur ses pas. Même, il courut, le long du train, jusqu'aux wagons de première. Il courut assez facilement ; mais, quand il eut monté dans un compartiment où heureusement il se trouva seul, il ne pouvait reprendre son souffle. Il était tombé assis sur la banquette et il considérait, autour de lui, toutes choses, d'un air hébété, comme si jamais, avant ce jour, il n'eût voyagé par le chemin de fer.

En ce temps-là, les wagons n'étaient pas décorés, comme aujourd'hui, de photographies qui représentent les monuments les plus célèbres et les paysages les plus enchanteurs des comtés que traverse la ligne ; mais il y avait déjà, de part et d'autre, deux glaces rectangulaires, parmi quelques placards de publicité. Lord Bembridge ne prêta aucune attention à une annonce du *Ladies' Realm*, qui était juste en face de lui. Il ne vit que son propre visage dans la glace et l'étudia avec un effort d'attention presque douloureux. Il y cherchait, à l'insu probablement de sa conscience, les traces, l'expression, et peut-être une interprétation de cette fatigue surnaturelle qu'il ressentait.

Il n'observa d'abord aucune altération des traits. Il était âgé de quarante-sept ans et il avait encore la même figure, le même *habitus corporis* que vingt-trois ans plus tôt, quand il faisait ses adieux à Richard Smith dans Merton street, entre Merton College et Corpus Christi, et qu'il lui disait :

— Notre ressemblance n'est pas un miracle : de corps, tous les athlètes se ressemblent quand ils sont au même point de leur entraînement ; et nos visages se ressemblent aussi parce qu'ils sont réguliers avec peu d'expression.

Cet homme, qui, depuis vingt ans, outrageait toutes les lois divines et humaines, et d'ailleurs ne s'en était aperçu qu'avant-hier, avait le même air ingénu que l'étudiant d'Oxford, pur de tout péché, de toute pensée mauvaise, de toute pensée quelconque. Mais il savait aussi que cette grâce d'une jeunesse prolongée n'est point rare chez les Anglais qui ont de la fortune, peu de soucis, une certaine gaieté de l'esprit sans trop de préoccupations intellectuelles et qui peuvent continuer de pratiquer les sports. Les étrangers seraient la plupart du temps incapables de dire si un Anglais de cette classe privilégiée a vingt ans ou s'il en a cinquante. Les Anglais eux-mêmes sont plus clairvoyants, et ne sauraient peut-être pas définir à quoi ils reconnaissent, mais reconnaissent fort bien, si un jeune homme a vingt ans ou cinquante, ou davantage, et s'il se maintient entraîné en pratiquant les sports de la jeunesse, comme le foot-ball, ou ceux de la maturité, comme le golf. Lord Bembridge, apparemment, n'ignorait point les signes mystérieux qui servent aux Anglais à déterminer l'âge des gens qui n'ont pas leur âge ; car il ne put se défendre de dire tout haut :

— Je semble avoir soixante-sept ans, exactement.

Par bonheur, il n'y avait là personne, ni surtout, aucun Français, qui n'eût point manqué de dire :

— Cet *Oxford man* est complètement fou.

Lord Bembridge ne prit point garde à la bizarre précision de la phrase qui lui était échappée, et ne se demanda pas d'où



il lui était venu de dire soixante-sept ans plutôt que soixante-six ou soixante-huit. Il n'était nullement dans l'état d'esprit d'un homme encore jeune et vigoureux qui, après une nuit de fête, se regarde dans la glace au saut du lit et se dit légèrement : « Eh bien ! j'ai une jolie tête, ce matin ! » Il était aussi affecté que s'il lui fût arrivé, tout à l'heure, quelque chose de positif, de désastreux, et qui fût hors de doute. Il éprouvait la même sorte de déception très amère qu'un véritable vieil homme qui eût rêvé qu'il avait vingt ans et qui, en ouvrant les yeux, s'écrierait : « C'est dommage que ce ne soit qu'un rêve. J'en ai soixante-sept. » Mais pourquoi soixante-sept, exactement.

Le train n'avait aucun arrêt entre Oxford et Londres. Peu avant l'arrivée, la portière fut brusquement ouverte par un employé qui courait le long des marchepieds et réclamait aux voyageurs leurs billets. Cet incident, auquel lord Bembridge était cependant accoutumé, lui causa une surprise, une peur, dont il était à peine remis lorsqu'il débarqua à Paddington. Il suivit à pied, pour sortir de la gare, la pente que montent les cabs. Dehors, il se demanda : « Où irai-je ? » Il était dépaycé, comme un voyageur qui arrive le soir à Londres et qui n'a pas de domicile, qui n'a pas retenu chambre à l'hôtel. Lord Bembridge n'avait cependant que l'embarras du choix. Non, même, il ne l'avait pas. Il ne pouvait aller à Richmond, puisqu'il avait télégraphié à M<sup>rs</sup> Smith qu'il irait voir Henry à Oxford et y passerait la nuit. Il pouvait, à son gré, rentrer ou ne pas rentrer à Bembridge-house, puisqu'il avait fait dire à Vicky ce matin qu'il passerait la journée avec Albert-Edouard, et n'avait pas spécifié s'il reviendrait dans la soirée ou le lendemain. Ce qui le décida fut qu'il ne pouvait passer la nuit dans un hôtel, à Londres aussi bien qu'à Oxford, sans déclarer son nom, et de nouveau il se demandait sous quel nom, Bembridge ou Smith, il s'inscrirait.

Il lui paraissait urgent de consulter un médecin. Il voulait apprendre le plus tôt possible, d'un homme compétent, les raisons de cette fatigue inexplicable qui l'avait terrassé, et de ce grand âge que lui avait révélé soudain un seul regard jeté à son image dans la glace du wagon. L'heure tardive ne lui permettait pas de consulter un médecin aujourd'hui même. D'ailleurs, quel médecin ? Lord Bembridge ni Richard Smith, n'étant jamais malades, n'avaient ni l'un ni l'autre de médecin. Il rentra donc, à Bembridge-house, où lady Victoria ne l'attendait point, mais lui fit le plus affectueux accueil. Elle ne sembla point remarquer que sa physionomie eût rien d'étrange et ne lui dit point, comme il le redoutait peut-être : « Pourquoi, mon chéri, paraissez-vous avoir soixante-sept ans, exactement ? » Il fut si content de ne l'entendre point poser cette question qu'il oublia sa cruelle fatigue et goûta une entière sécurité. À dîner, il conta, sans aucun effort d'imagination, mais d'une façon naturellement qui n'avait pas le moindre rapport avec la vérité de fait, sa belle journée d'Oxford. Il s'embrouilla seulement deux ou trois fois et parla *des enfants* ; mais il ne se démonta point quand lady Bembridge lui demanda en riant pourquoi il mettait Albert-Edouard au pluriel. Il répondit par cette plaisanterie assez médiocre :

— C'est votre faute ! Si vous ne lui aviez pas donné deux noms, je ne croirais pas toujours qu'ils sont deux.

Le lendemain, lord Bembridge, en s'éveillant, se rappela qu'il avait contracté, au profit de M<sup>rs</sup> Smith, une grosse assurance sur la vie et qu'il devait, justement ce matin, être examiné par le médecin de la Compagnie. Rien ne pouvait tomber plus à propos. Lord Bembridge se réjouit de voir comme les choses recommençaient de s'arranger aisément et, pour ainsi dire, toutes seules. Mais il pensa : « Diable ! je n'ai que le temps d'aller et venir. » C'était, en effet, au *Ladies' Realm*,

le premier jour d'une exposition de blanc, et la présence du maître à cette solennité était indispensable. Il se rendit en hâte au siège de la Compagnie, où l'on ne fit pas attendre un client de cette importance. Il n'eut pas le loisir de la réflexion, et il eut cependant une affreuse angoisse lorsque le docteur le pria de quitter ses vêtements, comme si cet homme, qu'il ne connaissait pas et qui ne savait rien de lui, dût prononcer dans quelques minutes son arrêt d'acquiescement ou de mort ! Le juge eut tôt fait de le rassurer. Il palpa et ausculta lord Bembridge de toutes les façons que l'on peut ausculter et palper, et ne lui dissimula point le plaisir qu'il éprouvait à palper, et à ausculter un sujet si net de la moindre tare, si admirablement bien constitué. Puis, ayant jeté les yeux sur la feuille d'identité de M. Richard Smith, négociant, cet aimable docteur se mit à rire et dit :

« Oh ! le clerc a fait une erreur : il vous a marqué âgé de quarante-sept ans, au lieu de soixante-sept. C'est vous faire tort ; car, je suppose, vous devez être fier de ces soixante-sept ans que vous portez si admirablement bien.

Smith-Bembridge pâlit.

— J'ai réellement quarante-sept ans, murmura-t-il.

— C'est donc une chose très curieuse, repartit le docteur sans se troubler pour si peu. Chacun de vos organes, en parfait état, est exactement au point d'usure où il doit être chez un homme de soixante-sept ans qui se porte admirablement bien. Donc, puisque vous avez seulement quarante-sept, c'est comme si, depuis une vingtaine d'années, vous dépensiez et vous viviez double. Réellement.

## XV

Si lord Bembridge avait été homme de science, cet extraordinaire diagnostic l'aurait frappé d'une telle admiration qu'il aurait certainement oublié dans l'instant même la gravité de son cas pour se féliciter de contribuer à une expérience qui, pour une fois, témoignait de la clairvoyance des médecins. Mais lord Bembridge, ni à titre de Bembridge, ni à titre de Smith, n'était de ces gens que le démon de la connaissance possède et qui lèguent leur guenille à une société mutuelle d'autopsie. Il n'était point capable de cette sorte de désintéressement, assez facile, puisque les effets en sont posthumes. Il fut proprement épouvanté d'entendre ce médecin qui ne l'avait jamais vu lui dire : « L'usure de vos organes semble indiquer que, depuis une vingtaine d'années, vous dépensez et vivez double. » Non que lord Bembridge, ébranlé par tant de secousses, fût aujourd'hui plus disposé que d'habitude à considérer son aventure comme fantastique et que ce médecin de la Compagnie d'assurances lui parût être un docteur Miracle. C'est bien au contraire parce qu'il ne croyait ni au fantastique ni aux miracles qu'il était épouvanté. Il ne pouvait concevoir qu'un médecin avait parlé comme celui-ci venait de faire sans être averti par des symptômes positifs ; et il faillit, comme disent les gens de loi, entrer dans la voie des aveux, à l'exemple des criminels qui, se voyant convaincus de leur crime, renoncent à leur système de dénégations et en racontent plus qu'on ne leur en demande, ne fût-ce que pour se soulager.

Si grand désir qu'eût lord Bembridge, et même si grand besoin, de se délivrer de ce poids qui l'étouffait, il eut encore assez de force d'âme pour résister à la tentation ; mais il n'y put échapper que par la fuite. Tout en se rhabillant avec une rapidité singulière, il balbutia :

— Pensez-vous que, dans ces conditions, la Compagnie m'accordera la police ?

Le docteur répondit d'une manière évasive qu'il présenterait son rapport, et lord Bembridge, sans insister, fila. Dans la rue, d'abord, il respira mieux. Son état d'âme était encore celui d'un homme qui a maille à partir avec la justice, qui vient de subir un interrogatoire serré, qui s'est attendu tout le temps à voir le juge signer son arrêt d'emprisonnement, et qu'on a cependant, contre tout espoir, faute de preuves décisives, provisoirement relâché. Malheureusement, cette joie immense et précaire fut gâtée par une soudaine fatigue, plus cruelle encore que celle qu'à plusieurs reprises il avait éprouvée depuis deux jours. Il fit halte, un moment. « J'aurais dû, se dit-il, parler au médecin de ces accès de fatigue brusque. » Puis, il frémit à la pensée qu'il l'aurait pu faire et fournir ainsi, par mégarde, de nouveaux arguments à l'accusation.

Comme il était naturellement énergique, cette lassitude, au lieu de l'achever, provoqua une réaction momentanément favorable. Il se rappela qu'il devait se rendre au *Ladies' Realm* sans retard, pour l'exposition de blanc. Il en prit le chemin résolument, en faisant des efforts inouïs. Il se traînait. Il avait le pressentiment qu'il ne mourrait pas avant d'avoir atteint le terme de sa course, mais que, comme le messager de Marathon, aussitôt après l'avoir atteint, il tomberait mort.

Le même chemin conduisait au *Ladies' Realm* et à Bembridge-house. Jamais Smith-Bembridge ne s'y était trompé ; machinalement, il allait soit au magasin ou à son hôtel, selon qu'il avait affaire en l'un ou l'autre endroit. Mais, à présent que l'équilibre de ses deux personnes était rompu, son instinct ne le conduisait plus sûrement, et il s'avisa, en arrivant chez lui, que c'est au *Ladies' Realm* qu'il aurait dû aller.

Pour ne point perdre plus de temps, il ne monta pas à son appartement, mais, fut directement au sous-sol où, par hasard, il ne rencontra personne. Il ne fit que traverser la petite pièce en guise de cabine de yacht qu'il avait installée pour son usage dans le cellier des vins de France. Il ouvrit la porte du passage souterrain, fit quelques pas, très péniblement, et dit tout haut :

— Je ne m'y retrouverai jamais, dans cette obscurité.

Puis, il eut le sentiment que cette réflexion ne rimait à rien ; car le souterrain était, au contraire, éclairé très suffisamment, à l'électricité. C'était même un des premiers éclairages électriques que l'on eût équipés à Londres. Lord Bembridge remarqua bien que les lampes étaient allumées comme de coutume, tous les dix yards environ. Cependant, il chercha l'interrupteur, le trouva, le tourna, et toutes les lampes s'éteignirent. Il n'eut point peur, mais fut désolé de sa maladresse et poussa une sorte de gémissement, la plainte d'un enfant qu'on va gronder. Il avança encore, à tâtons, de deux ou trois pas. Puis, il crut buter contre quelque chose qu'il n'avait pas vu dans les ténèbres et il n'essaya pas de se retenir, il se laissa tomber, tout de son long, sans crier, sans appeler, eu ne faisant rien qu'un grand soupir.

La disparition de Richard Smith fut constatée la première. Son absence à l'exposition de blanc du *Ladies' Realm* parut si étrange que le sous-directeur télégraphia le jour même à M<sup>rs</sup> Smith, à Richmond, où il ne doutait pas que M. Smith ne fût retenu par quelque indisposition bénigne. M<sup>rs</sup> Smith, effrayée, télégraphia aussitôt à son fils Henry Smith, qui répondit seulement le lendemain matin que Smith n'était

certainement pas venu à Oxford, car il ne l'avait pas vu. On ne commença donc l'enquête qu'au bout de vingt-quatre heures.

C'est environ le même temps que lady Bembridge, n'ayant aucune nouvelle de son mari, commença de s'inquiéter. Elle envoya une dépêche à lord Brixton, qui la reçut précisément comme Henry Smith lui disait :

— Je suis horriblement inquiet de mon cher papa. Ma mère vient de me télégraphier qu'il est disparu.

Lord Brixton pâlit et, sans répondre, tendit à Henry Smith la dépêche qu'il venait lui-même de recevoir. Les deux amis se regardèrent, stupéfaits. Cette coïncidence les étonnait comme un miracle, et ils ne pouvaient chasser de leur esprit le soupçon qu'elle ne fût pas en effet si miraculeuse qu'ils le craignaient, ou qu'ils l'espéraient peut-être.

— Que devons-nous faire ? dit Albert-Edouard.

— Partir pour Londres sans hésiter et sans tarder, répondit Henry Smith, qui était plus homme de résolution que lord Brixton, comme, jadis, Richard Smith l'était plus que lord Bembridge.

Ils partirent par le même train. Durant le trajet, leur angoisse ne leur permit point d'échanger des propos aimables et puérils ; mais ils ne parlèrent pas davantage des menaces mystérieuses qu'ils sentaient planer sur eux. Ils ne firent point de discours inutiles, se turent et feuilletèrent des journaux illustrés. Ils ne se quittèrent pas en arrivant à Paddington. Ils prirent le même hansom jusqu'à la grille de Bembridge-house. Henry Smith courut à pied jusqu'au *Ladies' Realm*, qui est à deux pas.

On n'avait fait, de part et d'autre, aucune recherche sérieuse depuis la double disparition de lord Bembridge et de Richard Smith. Ce fut Albert-Edouard qui eut, le premier l'idée, bien élémentaire, d'interroger les domestiques sur les habitudes de lord Bembridge, cependant que Henry Smith interrogeait de même les employés du *Ladies' Realm*. Ceux-ci l'instruisirent qu'on ne se souvenait pas d'avoir jamais vu le patron pénétrer dans le magasin autrement que par une porte dérobée du sous-sol. Henry s'y fit conduire, ouvrir la porte, et, suivi de cinq ou six personnes seulement, s'engagea dans le souterrain.

Les gens de Bembridge-house firent un peu plus de difficulté pour instruire lord Brixton que son père demeurait enfermé des heures dans le cellier des vins de France, parce qu'ils ne croyaient pas, naturellement, que Sa Seigneurie s'y enfermât pour faire autre chose que boire. Lord Brixton visita l'étrange cabinet de lord Bembridge et n'y trouva d'abord rien de suspect. Il ne voyait même pas la porte sous tenture, que le comte avait tirée en sortant. Il la remarqua enfin, l'ouvrit sans peine et, trouvant l'interrupteur, illumina brusquement tout le long couloir.

C'est alors que se produisit la dernière et plus merveilleuse coïncidence. Du même coup, Albert-Edouard aperçut Henry Smith, qui venait à sa rencontre, et le cadavre étendu, sur lequel ils se jetèrent tous deux comme pour se le disputer, en poussant le même cri.



# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

**Avril 2025**

—

## — Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BrussLimat, YvetteT, Jean-Marc, PierreB, Coolmicro.

## — Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

## — Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

***Votre aide est la bienvenue !***

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES  
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**